

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des ivres

Montréal, samedi 1er décembre 1990

**LE PÈRE NOËL
SE FAIT LA MALLE...
ET DÉMÉNAGE**

DES JANVIER 1991 AU 4380 RUE SAINT-DENIS

Champiery

LIBRAIRIE CHAMPIERY INC.
4474 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL (QC) H2J 2L1
TEL. (514) 844-2587

OUVERT DE 9H À 20H
TOUS LES JOURS
MÊME LE DIMANCHE

3 ETAGES

CHAMPIERS
TELEPHONE

Le manifeste d'un honnête homme

Pierre Bourgault

SI ROCH CÔTÉ se percevait comme un salaud, il n'utiliserait pas le mot dans le titre de son livre. S'il le fait, c'est pour souligner comment le discours doctrinaire — n'importe quel discours doctrinaire — transforme en salaud le plus honnête des hommes.

Le livre de Côté est justement la réponse de l'honnête homme à un discours insultant et réducteur, celui du féminisme radical. Son entreprise est une réussite, dans la mesure où il réussit à replacer les choses dans leur véritable contexte tout en démontrant la nécessité de revenir aux données fondamentales.

C'est quand il parle de violence

qu'il est le plus éloquent. Il part de ce qu'on appelle « la violence faite aux femmes » pour élargir le débat à la dimension de la violence générale dans nos sociétés occidentales. Appuyé sur de solides études et sur des observations sérieuses, il nous fait voir à quel point c'est notre propre insécurité qui alimente un propos grossièrement exagéré.

Il ne nie pas la violence mais il démontre qu'elle est beaucoup moins grande qu'on veut bien le laisser croire tout en démontant le mécanisme médiatique qui s'emploie, souvent inconsciemment, à répandre les pires sottises.

On a déjà dit qu'il s'en prenait aux féministes, ce qui est faux. Il s'en prend à une partie du discours féministe qui voudrait nous faire

croire que tous les hommes sont des salauds.

On lui a reproché de ne pas avoir fait suffisamment la distinction entre ce qu'il dénonce et ce qu'il approuve. Or, il dit clairement : « ... ce qui m'intéresse, ce n'est pas le mouvement féministe. Comme le mot le dit, un mouvement est une marche, une progression vers l'acquisition et l'exercice réel de ses droits. En ce sens, le mouvement féministe s'inscrit dans la logique même de la démocratie libérale et rien ne l'arrêtera. Mon but n'est pas de discuter ou d'évaluer ce féminisme-là. Il se défend très bien sans moi ».

On ne peut être plus clair mais on aurait voulu qu'il répète cent fois

Voir page D-4 : Le manifeste

Le petit bleuet qui voulait être aussi gros que la tarte

Hélène Pedneault

LE TAUX D'INTÉRÊT de ce livre est vraiment très bas, contrairement à celui de la Banque du Canada. J'aurais même dit inexistant si La Presse elle-même n'avait pas déjà consacré quatre articles à le faire exister, sous la plume de quatre femmes (bien entendu), et pas des moindres : Lysiane Gagnon, Francine Pelletier, Lorraine Pagé et Carmen Langlois. Du beau stock pour du toc. Gaspillage.

Ne lisez pas le livre de ce monsieur qui n'avait aucune existence publique et aucune compétence la minute avant qu'il décide de l'écrire. Si la curiosité vous ronge, attendez quelques jours, il sera sûrement

soldé à 30 sous au Palais du livre. Ce monsieur n'avait aucune compétence, mais ce vide était très certainement entouré d'un gros ego, puisqu'il a réussi le tour de force de se décréter le méchant gros salaud des féministes, alors que personne ne lui avait rien demandé. Et comme disaient mes amies les folles alliées, féministes hilarantes entre toutes : « Mon mari a jamais réussi à prendre le féminisme historique, il l'a toujours pris personnel (et hystérique...) ».

On ne parlera jamais assez de l'hystérie masculine. Qu'est-ce que les spécialistes attendent pour faire de belles grosses thèses là-dessus ? Je ne lui en veux pas d'avoir voulu exister à tout prix. Ça se comprend, c'est ce qu'on cherche toutes et tous

à faire. Reggie Chartrand a d'abord essayé dans la boxe, puis dans le nationalisme pur et dur, puis dans un objet non identifié écrit contre les femmes. Ne vous découragez pas monsieur Personne, vous commencez par la fin mais vous réussirez peut-être dans la boxe. Vous oubliez un petit détail : les femmes ne sont pas une carrière.

Moi j'ai bloqué en partant sur la couverture, qui est assurément la partie la plus claire de votre livre : à tout près d'un an de « l'anniversaire » de Polytechnique, vous avez voulu profiter de la flambée médiatique qu'il y a et aura encore sûrement autour de cette date douloureuse pour tout le monde. À preuve : vous avez choisi un extrait qui concerne

Voir page D-4 : Le bleuet

PIERRE GODIN

LA POUDRIÈRE LINGUISTIQUE



La langue est un roman

LA POUDRIÈRE LINGUISTIQUE
La révolution tranquille 1967-1970
Pierre Godin,
Boréal, 1990.

Gilles Lesage

CERTAINS tiqueront sûrement à la lecture du sous-titre du dernier ouvrage de Pierre Godin. Étirer la Révolution tranquille jusqu'à la première crise linguistique, celle de la fin des années soixante, semble abusif à d'aucuns, pour qui cette appellation ne devrait recouvrir que les premières années du gouvernement Lesage.

Pourtant, le prolifique confrère n'a aucune difficulté à convaincre de la justesse de son projet et de son propos, selon lequel la fameuse période s'étend jusqu'au référendum de mai 1980.

De fait, avec la publication des deux tomes — quelque mille pages — consacrés à Daniel Johnson, il y a 10 ans, Godin a entrepris une vaste fresque qui, sous sa plume alerte et vive, prend l'allure d'une saga époustouflante. Après *La passion du pouvoir* et *La difficile recherche de l'égalité*, il continuait en 1986, avec *Les Frères divorcés* (René Lévesque et Robert Bourassa) puis, cet automne, avec *La poudrière linguistique*, qui clôt la décennie soixante. Le cliché est éculé, mais il faut le reprendre : ça se lit comme un roman, on a hâte de connaître la suite, et la fin, tellement l'intérêt est soutenu et sans failles. C'est de l'histoire vivante, engagée.

L'auteur ne craint pas d'afficher ses couleurs — il honnit la neutralité et la tiédeur — mais non au mépris des faits et des événements. Ses sources, notes et références sont abondantes, ses entrevues également. Il a eu accès à des documents inédits — notamment auprès des familles Jean-Jacques Bertrand et Jean-Guy Cardinal, les principaux protagonistes de cet épisode douloureux. Godin a le don, par des échanges et dialogues saisissants, de faire vivre sous nos yeux les événements comme si nous y étions, de nous faire partager les émotions de « Hamlet au pouvoir » (Bertrand) ou le pari suicidaire de Cardinal. C'est palpitant, haletant, captivant. Moi, qui ai pourtant été témoin — pour L.E. DEVOIR, à Québec — de cette période trouble et troublante de notre histoire récente, je me suis laissé prendre au jeu des confidences, anecdotes, petits placotages et grands secrets, qui émaillent cette série de reportages sur le vif.

Journaliste depuis plus de 20 ans, nationaliste et le cœur nettement à gauche, Godin a développé une approche et un style nettement particuliers. Son absence de « neutralité » ou d'objectivité doit faire rugir des historiens patentés. Il ne développe pas de thèse rébarbative, mais il est direct et efficace en faisant ressurgir avec brio tout un contexte et un faisceau d'éléments épars qui donnent chair et sang à des événements et des situations apparemment sans suite ou cohérence. Il y a de la

Voir page D-6 : La langue



BORO

Dans la jungle d'Ève et d'Adam

C'EST un petit livre publié à compte d'auteur qui fait l'événement ces jours-ci. L'auteur est un journaliste jusqu'à peu connu, qui a eu l'audace d'écrire un manifeste sur l'un des sujets le plus délicat qui soit : les rapports entre les hommes et les femmes à l'époque du féminisme, un an après les événements meurtriers de Polytechnique, malheureux fait divers abusivement haussé à la dimension d'un drame collectif.

Au Plaisir des livres, reprenant la formule des « lectures croisées », on a demandé à deux personnalités (un homme et une femme, bien entendu) de lire l'ouvrage controversé de Roch Côté et de faire part aux lecteurs du DEVOIR de leurs impressions. On verra en lisant Hélène Pedneault et Pierre Bourgault jusqu'où vont les différences dans la jungle d'Ève et d'Adam.

Roch Côté a été qualifié d'ombre dangereuse à rencontrer la nuit dans un parking, de gros nounours ; à Bourgault il est apparu honnête homme et à Pedneault petit bleuet dangereux. Au lecteur...

— R.L.

Jean-Jacques Brochier

La cigarette au poing

Guy Ferland

INCANDESCENT, le propos de Jean-Jacques Brochier l'est. Et pour cause, puisqu'il publie un texte volontairement provocateur, *Je fume et alors ?* (Les belles lettres, coll. « Iconoclastes ») en prenant la défense des fumeurs. Cette engance qui ne veut pas s'éteindre.

Ce pamphlet fait un tabac car il prend à rebrousse-poil les idées reçues des biens-pensants qui s'époumonent contre les méfaits de la cigarette.

Fumisterie ? Poudre aux yeux ? Jean-Jacques Brochier, par ailleurs directeur de la prestigieuse revue *Le magazine littéraire*, soutient que la campagne d'interdictions contre les fumeurs porte atteinte au droit individuel, à la liberté. Aux grands maux

les grands moyens, le pamphlétaire use de tous les artifices littéraires pour faire un boucan de tous les diables dans les rangs serrés des pourfendeurs.

Sur le menu du restaurant « Le Paris », où Brochier est attablé, on a écrit quelque chose comme : « On prie les clients de s'abstenir de fumer ». Le polémiste fait fi de cette prière et écrase une cigarette après l'autre. « Pierre Louÿs fumait 100 cigarettes par jour et je pense que j'en consume encore plus », dit-il avec une mine non-couplable. Que personne ne vienne entraver ses gestes habituels !

Pourtant, on assaille de toutes parts ces zigotos qui osent encore tirer du plaisir de la nicotine. Les dangers de la cigarette sont connus. Brochier ne les nie pas. « De toutes façons, on meurt tous de quelque chose, lance-t-il mi-figue mi-raisin. C'est ça le véritable problème. Il y a seulement 17 % des fumeurs qui meurent d'un cancer des poumons. Pour le reste, c'est un problème économique et technique puisqu'on n'a qu'à bien aérer les lieux publics pour assainir l'atmosphère ».

Voilà, la sentence est tombée des lèvres enfumées de Brochier. Le problème, avec la cigarette, c'est qu'elle fournit une arme de plus aux empêchements de « marcher dans le gaillot ». « Le malheur arrive nécessairement par les autres. Lorsqu'on peut pointer du doigt quelqu'un pour le culpabiliser de ses malheurs, on n'hésite pas ».

De plus, l'interdiction « pour votre bien » associée au tabac est une des pires manières d'entraver la liberté individuelle, selon l'essayiste. « Les lois les plus insidieuses sont toujours celles instituées pour votre bien. Ça ne prend pas avec moi. C'est odieux d'avoir besoin de lois pour diriger la vie quotidienne ».

Si on rétorque que les non-fumeurs sont dans leur droit d'exiger qu'on les respecte, Brochier s'enflamme. « Être dans son droit, voilà l'argument massue qu'on assène pour faire plier les irréductibles. Le bon droit



PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Jacques Brochier : « Les lois les plus insidieuses sont toujours celles instituées pour votre bien. »

peut nous mener loin. Ainsi, un corrépondant m'indiquait qu'il était très fier d'avoir retardé pendant 30 minutes un autobus parce que le chauffeur fumait. Quel culot ! Et quelle patience pour les autres passagers ! Surtout que la bronchite dont souffre ce sinistre individu est transmis non pas par les exhalaisons de la cigarette mais par les bactéries que transportent ses voisins ».

Brochier est prêt à éteindre lorsqu'on n'impose pas une loi ou un interdit. « On vit en société et il suffit de s'entendre. Lorsque je suis en présence d'une personne qui souffre d'asthme, je comprends son inconfort et j'éteins ou j'ouvre la fenêtre. Mais ce contre quoi je m'insurge, c'est l'intolérance qui couve sous la braise des interdits. C'est un fascisme mou qui se répand d'autant plus rapidement qu'il n'est pas avoué comme tel. En fait, je serais prêt à

accepter une taxe plus forte plutôt qu'une interdiction totale ».

Cette attitude intransigeante des non-fumeurs, le pamphlétaire l'associe à une vague de puritanisme qui nous vient des États-Unis. « Aujourd'hui, aux États-Unis on revient lentement à la cigarette. Alors ce que je propose à la France, c'est de rattraper les dix ans de retard qui nous sépare toujours des Américains ».

Dans son pamphlet, Brochier vante les mérites du tabac. Il souligne les rites de passage, la gestuelle des fumeurs, la beauté des objets servant au vice, le vocabulaire relié à la cigarette, la socialité du tabac, la dernière cigarette du condamné, « son dernier acte d'homme libre », etc.

Le polémiste va encore plus loin en affirmant qu'on devrait même donner aux fumeurs une prime puisqu'ils prennent le risque de mourir

plus tôt et ainsi ne pas bénéficier des pensions de vieillesse.

Avant de planter le dernier clou au cercueil des non-fumeurs, ces « anorexiques du désir et du plaisir, ces hommes du régime, ces hommes enrégimentés », Brochier rappelle une célèbre blague : — Docteur, j'ai peur de la mort. — C'est simple : arrêtez de boire, de fumer, de manger, de baiser. — Et je vivrai vieux ? — Pas plus, mais le temps, vous semblera si long que vous en aurez l'impression ».

Ce qu'il y a de plus sournois finalement dans l'application des interdictions de toutes sortes, c'est qu'on fait croire implicitement que le plaisir c'est le mal. C'est la nouvelle religion dont Gide a assez dit que l'étymologie signifie : lier, ligoter ».

Pour contrer cette morale « fumante », Brochier va jusqu'à proposer

Voir page D-4 : La cigarette

EXPLORER LE CHEMIN LE MOINS FRÉQUENTÉ

d'Alice et Walden Howard • Préface du Dr Scott Peck • Avant-propos de Suzanne Lévesque

LE LIVRE-GUIDE

pour réfléchir, observer, partager et vivre en petits groupes les valeurs du *Chemin le moins fréquenté*.

En vente partout dès maintenant

Stanké

le plaisir des
Livres

Bambi & I


Robert LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

IL N'AVAIT rien compris d'*Orphée*, il avait regardé *Cendrillon* quatre fois, il avait pleuré toutes les larmes de son corps à *Bambi*, *Blanche-neige* et *les sept nains* l'avait déçu, *La fille des marais* désorienté.

Un Laurel et Hardy l'avait troublé dans lequel une attirance pour un bellâtre l'avait saisi: *Coeur de maman* lui avait fait découvrir les deux solitudes et la haine des «Anglais»; il avait dormi à *Vingt mille lieues sous les mers*, crié d'effroi à *Mister Joe*, admiré les robes de Deborah Kerr dans *The King and I* et il avait découvert sa vocation d'écrivain devant *Les Visiteurs du soir*.

Avez-vous lu le dernier Tremblay? Il en sort tellement des Tremblay ces temps-ci qu'il arrive, dans le lot, qu'un titre peut se cacher derrière un autre et se tenir timide, enfoui dans l'oeuvre, tapi dans le blanc des livres Leméac, et quasiment disparaître. Ce serait dommage que *Les Vues animées* subisse ce sort du trop-plein parce que ce petit livre est l'un des meilleurs Tremblay qui soit et sans aucun doute (avec *Dévalé de Ducharme*) le livre le plus fascinant de la saison.

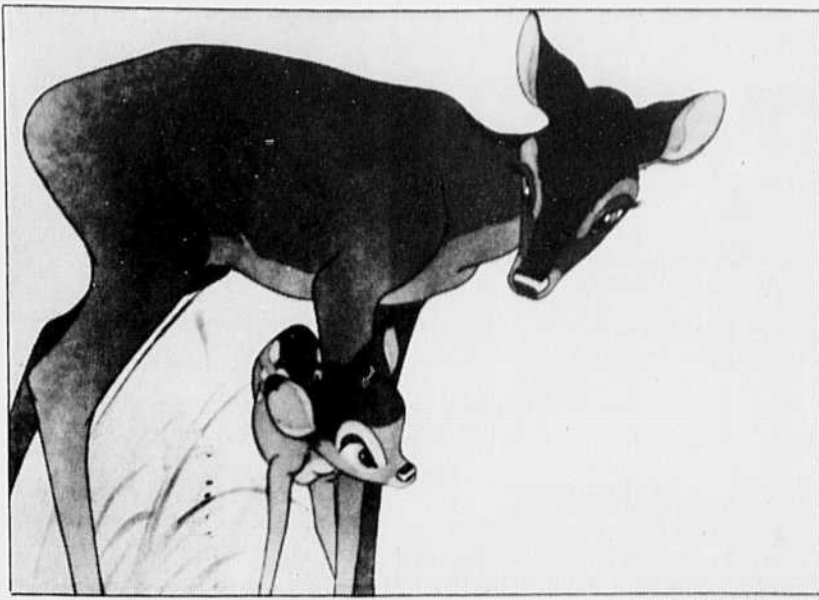
Michel Tremblay a neuf ans, onze ans, quatorze ans. Il voit des films français à la télévision dans la cuisine des rues Leméac, ou quasiment disparaître. Ce serait dommage que *Les Vues animées* subisse ce sort du trop-plein parce que ce petit livre est l'un des meilleurs Tremblay qui soit et sans aucun doute (avec *Dévalé de Ducharme*) le livre le plus fascinant de la saison.

enfants, naïfs, excités, autour de 12 de ces «vues animées» de son enfance mourante et de son adolescence naissante.

Le livre est totalement emballant. Son écriture fine et tendre, et toute humoristique, comme dans les meilleures pages des *Chroniques* du plateau Mont-Royal, fait merveille. Il faut dire que l'enfance de Tremblay est d'une richesse exceptionnelle et qu'il sait la traduire en confidences, sentences, jokes et autres philosophies de l'émerveillement.

On connaît mal les années cinquante, nos québécoises *fifties*, ces années effacées d'un trait par la Révolution tranquille et notre sortie express du Moyen Âge duplessiste. Tremblay a tout appris dans ces années ingrates; il nous dit avec *Les Vues animées* combien ces années furent les siennes, avec ses tickets de tramways entre les dents, ses vendeuses canadiennes-françaises de chez Eaton qui lui parlaient en anglais, ses gardiennes qui lui faisaient des peurs, son parc Lafontaine ou, un soir, en sortant de ce film de Laurel et Hardy, face à l'hôpital Notre-Dame et regardant la fenêtre de la chambre qu'il croyait être celle de sa naissance, il découvre, après avoir voulu être Little Bo-Beep dans les bras de Tom-Tom «le beau du bout», il découvre «l'impression d'être tout seul au monde».

La Mort faisait vraiment beaucoup de boucanne en fumant: c'est *Orphée* de Cocteau. Dans la cuisine, Tremblay est au bord de l'évanouissement même s'il ne comprend rien. Sa mère non plus ne comprend pas ce film mais en défend l'écoute religieuse devant monsieur Migneault, un chambré, qui dit: «Vous aimez ça, c'est genre de vue-là, vous autres?» Et Tremblay de raconter des bribes de ce film incompris, aujourd'hui,



Le faon Bambi avec sa mère...

ARCHIVES WALT DISNEY

d'hui, et de penser à sa mère qui, à la fin, se levant de sa berçante, posa sur son bras une main séchée «par des dizaines d'années de lavage de vaisselle et où couraient des veines bleues qu'on avait envie d'embrasser».

Avec sa «gagne» (ils étaient 11) il monte au cinéma La Scala, Papi-neau-Beaubien, par le tramway 45. Il n'arrivera pas à comprendre ce que ce garçon demande à cette fille qui va dire non. C'est *La fille des marais*, ce film italo-cucul de 1949 qui reprenait la vie de Maria Goretti, canonisée pour refus de sexe. Tremblay laisse aller ses amis et revoit le film quatre fois en ligne, jusqu'à la nausée, et ne comprendra pas ce qu'elle refuse, ce qu'il veut. En rentrant, il mange une baffe de son père et est privé de bouilli aux légumes. Sa mère lui apportera une soupe Campbell vers neuf heures, en cachette...

Des 12 films répertoriés dans ses souvenirs, Tremblay fait, à chaque

fois, un drame, une confidence, un plaisir. Devant un film d'horreur, où un gorille entre par une fenêtre dans une pièce où une fille dort «couchée sur le dos», il crie si fort qu'on doit le sortir du cinéma. Devant *Les Visiteurs du soir*, qu'il regarde dans la chaise berçante de sa mère sans toucher à son gâteau renversé aux ananas, il ressentira un étrange appel. Il écrit aujourd'hui: «Marcel Carné est allé brasser dans mon âme, avec ce texte, avec ces acteurs, avec ces images, les émotions, les doutes, les questionnements qui feront que je voudrai être écrivain».

Mais le pire c'est *Bambi*. Il ne consacre que deux phrases à ce film des usines Disney sur le célèbre faon. «Avez-vous autant pleuré que moi à la mort de la mère de Bambi? Personnellement, je ne m'en suis jamais remis».

★ *Les Vues animées*, Michel Tremblay, Leméac, 1990.

LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

LE VOYAGE À L'EST
Collectif,
Balland,
334 pages.

«DOUZE écrivains français sont partis à la fin de l'hiver 1990 dans plusieurs pays de l'Est pour se mettre à l'épreuve des faits et traduire en mots leur première impression.» Daniel Pennac et Jean-Marie Laclavetine se sont rendus à Yalta, Olivier Rolin a traversé les Républiques baltes, Jean-Philippe Domecq a passé le mur de Berlin, Jacques Roubaud a retrouvé des amis poètes de l'Allemagne de l'Est, Didier Daeninckx est allé voir du côté de la Yougoslavie, Marie Nimier a vécu le quotidien des habitants de la banlieue de Prague, Dominique Desanti est parti à la recherche de ses anciens étudiants à travers la Pologne, Alain Nadaud a retrouvé Auschwitz, Leslie Kaplan a visité les hôpitaux de Bucarest et Renaud Camus, entre Buda et Pest, a vu la Hongrie déchirée.

NAÎTRE HUMAIN
Jacques Mehler
et Emmanuel Dupoux,
Éditions Odile Jacob,
282 pages.

«QUELS liens unissent le langage et la pensée, la pensée et la matière? L'intelligence repose-t-elle sur une capacité mentale unique ou bien sur un ensemble d'aptitudes spécialisées? L'intelligence de Pierre est-elle comparable à celle de Paul ou bien chaque être humain est-il unique? Notre vie mentale n'est-elle que le reflet de notre culture et de notre histoire personnelle ou bien sommes-nous déterminés par nos gènes? L'esprit d'un nouveau-né est-il absolument vierge? Quels sont les liens entre la vie mentale de l'adulte et celle de l'enfant, celle du malade, celle de l'animal?» Telles sont quelques-unes des questions abordées dans cet essai.

LA CRISE D'OCTOBRE ET LES MÉDIAS: LE MIROIR À DIX FACES
Bernard Dagenais,
VLB éditeur,
278 pages.

«NOTRE intention dans le présent livre sur la relation des événements n'est pas tant de livrer une nouvelle interprétation de ce qui s'est passé que de fournir les éléments à partir desquels les différentes analyses de la crise ont été faites, écrit l'essayiste. Nous avons donc reconstitué, à partir de la seule lecture des médias, dix façons différentes de voir la crise, c'est-à-dire comme un fait divers, un drame humain, une activité policière, comme un lieu de réflexions morales ou de considérations économiques, comme un événement d'envergure internationale, un fait de presse, un geste révolu-

tionnaire, une affaire politique ou comme un sujet d'indifférence.»

FLQ: UN PROJET RÉVOLUTIONNAIRE
Textes rassemblés
par R. Comeau, D. Cooper
et P. Vallières,
VLB éditeur,
272 pages.

C'EST une quarantaine de textes — manifestes, analyses, lettres, récits autobiographiques — qui sont rassemblés dans cet ouvrage. Écrits entre 1963 et 1982 par des militants feiloques, la plupart de ces textes sont inconnus du public. «Ce livre, qui n'est d'aucune manière un ouvrage à sensation, a le mérite de souligner que le FLQ n'était pas un mouvement de résistance armée, né de la colère spontanée de jeunes gens indignés par l'exploitation et la soumission des leurs. C'était aussi d'abord un projet de société, alternatif et de gauche. Un projet révolutionnaire, articulé et cohérent», écrit Pierre Vallières en préface.

SOUVENIRS PIEUX ARCHIVES DU NORD QUOI? L'ÉTERNITÉ
Marguerite Yourcenar,
Gallimard,
coll. «Biblios»,
920 pages.

«L'ÊTRE que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers les 8 heures du matin, à Bruxelles, et naissait d'un Français appartenant à une vieille famille du Nord, et d'une Belge dont les ascendants avaient été durant quelques siècles établis à Liège, puis s'étaient fixés dans le Hainaut.» On aura reconnu la voix de Marguerite de Crayencour qui ouvre ainsi ces trois récits consacrés, en grande partie, aux deux Michel de sa vie: son père et son frère.

QUÉBEC: DIX ANS DE CRISE CONSTITUTIONNELLE
Dossier constitué par Roch Denis,
VLB éditeur,
coll. «Études québécoises»,
306 pages.

«LE 20 MAI 1990 marquait le 10e anniversaire du référendum, écrit Roch Denis en avant-propos. C'est à ces dix ans de lutte constitutionnelle que ce livre est consacré: de la victoire du Non au référendum à l'échec de l'accord du lac Meech, en passant par la promulgation du Canada Bill et le refus du Québec d'adhérer à la nouvelle «Constitution» canadienne... La crise du régime politique fédéral et celle du nationalisme québécois constituent la toile de fond. On présente un choix de textes significatifs de la période. Une chronologie des faits saillants de la décennie 1980 à 1990, une analyse des résultats des deux dernières élections provinciales et un rappel de la période 1960 à 1980 complètent ce volume.

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME DÉRANGÉ
Frédéric Beigbeder,
La table ronde,
150 pages.

CET ÉCRIVAIN de 24 ans est né à Neuilly-sur-Marne, il a fait Sciences-Po, fondé le Caca's Club, raté l'ENA et il écrit pour Glamour et pour Globe. Sur la page de garde, il y a dix titres: «A paraître», dont *Le narcissisme est un humanisme*, *J'ai bu mon à-valoir*, *Veni, Vendi, Vomi* et un essai en préparation intitulé *La solution festive*.

CAP À L'AMOUR!
Yves Thériault,
VLB éditeur,
200 pages.

CE QUATRIÈME volume de l'intégrale des contes et récits de l'auteur d'*Agaguk* rassemble 17 textes qui vont de *Cap à l'amour* à *La déesse bleue*. Dans sa préface, Renaud Bérubé met en garde contre la simplification de la narration d'Yves Thériault: «Plus qu'il ne peut y paraître de prime abord, car un Thériault se lit généralement vite et bien, l'écriture thériaulienne se révèle rusée et complexe, pleine de références à sa propre pratique et de réflexions sur elle-même.»

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 1er décembre de 14h à 16h
FRANÇOIS GRAVEL
BONHEUR FOU
ZAMBONI
Boréal

de **9h à 23h30**
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

Aimé Césaire au Québec

LE CINÉASTE Jean-Daniel Lafond termine le tournage d'un moyen métrage sur la vie et l'oeuvre du poète martiniquais Aimé Césaire. Pour le dernier coup de manivelle, Lafond a réuni une pléiade d'écrivains québécois qui ont été influencés par l'auteur de *Cahier d'un retour au pays natal*: Gérard Godin, Pierre Vallières, Dany Laferrière, Yves Préfontaine, Andrée Ferretti, Serge Legagneur, Jean-Paul Daoust et Paul Chamberland. Les scènes

principales de ce film, *Aimé Césaire, Chemin faisant*, ont été tournées en Martinique. Ce parcours dans l'oeuvre de Césaire «est l'occasion d'une réflexion sur le destin du Québec et de la Martinique».

Éditions France et Québec

LE MINISTRE des Communications Marcel Masse, et le ministre de la Culture français Jack Lang, ont annoncé la création d'un groupe de travail dans le domaine de l'édition. Thomas Déry, copropriétaire d'Exportilivre, représente le Canada dans le groupe de travail sur l'édition qui étudiera les circuits de commercialisation du livre dans les

deux pays, la législation et la réglementation en vigueur sur la cession des droits et la diffusion des données bibliographiques, les organismes et programmes gouvernementaux qui visent à faciliter la circulation des livres entre la France et le Canada.

Prix de poésie

LA REVUE Estuaire décernera, le 30 janvier, un prix de poésie avec la collaboration des Terrasses Saint-Sulpice qui offrent au lauréat une bourse de 2000 \$. Ce prix souligne la nouveauté thématique et formelle d'une oeuvre proposée en 1990. Le candidat doit soumettre son recueil

de poésie en trois exemplaires et avoir publié en langue française dans les 12 mois avant le 30 novembre 1990. Les oeuvres doivent être postées au plus tard le 8 décembre à l'adresse d'Estuaire: C.P. 337, Succ. Outremont, H2V 4N1.

Débat-Conférence

À L'HEURE où l'Europe est le théâtre d'une démission sans précédent, que devient l'URSS sur l'échiquier mondial? C'est le thème du débat-conférence qui a lieu dimanche, 2 décembre à 14 h, à la librairie Gallimard (3700, boul. Saint-Laurent), à l'occasion de la parution du livre de Jacques Lévesque, *1979-1989, L'URSS en Afghanistan, de l'invasion au retrait* (Éditions Complexe). Marc Laurendeau anime le débat réunissant: Jacques Lévesque, Jocelyn Coulon du DEVOIR, Jooned Khan, Rémi Hyppia et J. Fernand Tanguay.

Paul-Louis Martin

LA CHASSE AU QUÉBEC

Boréal

TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.

Paul-Louis MARTIN
La Chasse au Québec

Avec la patience du chercheur scientifique et l'enthousiasme du sportif, l'auteur retrace le long cheminement qui a mené de la chasse utilitaire à la chasse sportive. Un ouvrage de référence par excellence.

«...la richesse du passé qu'on découvre dans ce livre suffit à recommander sa lecture à tous les chasseurs et... anti-chasseurs de la province.»
Louis-Gilles Francœur, *Le Devoir*

Grand format, relié, illustré, planches couleurs 416 pages - 49,95\$

L'ÉTAT DU MONDE 1991

Annuaire économique et géopolitique mondial

TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.

644 p.
22,95\$

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE / ÉDITIONS DU BORÉAL

L'ÉTAT DU MONDE 1991

Annuaire économique et géopolitique mondial

L'analyse des événements qui ont marqué l'année. Une approche géopolitique par continents et grandes régions. Une réflexion sur les grandes questions stratégiques à l'échelle mondiale.

LE DOSSIER DE L'ANNÉE: LES PAYS DE L'EST

Alfred Victor

Écrire un premier roman quand on a 77 ans



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

POUR MOI, un des miracles de la littérature est que tout le monde peut en être à condition d'écrire un livre où se manifeste l'expérience personnelle, le travail et le talent. C'est ce qui vient d'arriver à Alfred Victor dont on vient de publier un roman, *Le chemin interdit*, qui sera avec *Avril ou l'anti-passion* d'Antonio d'Alfonso, la révélation de la saison.

Comme Alfred Victor est un inconnu dans le monde de la littérature québécoise contemporaine et que son aventure à quelque chose d'exceptionnelle, je vais en dire quelques mots.

Il est né à Bucarest dans les années dix. Opposé au fascisme et au communisme qui se sont abattus alternativement sur son pays natal, il a réussi à s'enfuir en 1950 pour s'installer à Paris. Déçu par la France, il s'est installé au Québec en 1956 où il a poursuivi une carrière d'homme d'affaires bien que « la littérature ait toujours été ma passion », m'a-t-il dit au téléphone. Alfred Victor a maintenant 77 ans, ce qui en fait le doyen de nos romanciers en activité. S'il a publié si tardivement son premier roman, c'est que, précise-t-il, « des personnes vivantes pouvaient s'y reconnaître ». En fait, comme *Le chemin interdit* s'ouvre sur cette citation d'Anne Hébert, « Retourne sur tes pas ô ma vie », on est porté à croire que Lucien, le héros du roman, a plus d'un trait commun avec Alfred Victor lui-même.

L'univers d'Alfred Victor est très particulier. De fait, à cause de l'âge et de la formation de son auteur, par son décor physique, spirituel, intellectuel et psychologique, ce roman se rattache à la grande tradition de la littérature romanesque d'Europe

centrale, avec toute sa façon de narratrice, son réalisme social et son sérieux. Voilà ce qu'il faut comprendre au premier chef.

Le chemin interdit est l'histoire d'une destinée, celle de Lucien, qu'on suit durant une vingtaine d'années. Lucien est orphelin et handicapé. Il doit vaincre cette double infirmité, affective et physique, pour se faire une place dans la société. L'action se passe en Roumanie, naturellement.

Le drame se joue entre ce jeune homme décidé et deux nobles tourmentés vers le passé, cruels et manipulateurs. L'un s'appelle Paul, une brute qui se retrouvera chez les fascistes. L'autre, qui s'appelle Marguerite, est une femme mystérieuse et contradictoire. Bien sûr, Lucien en tombera amoureux et ce ne sera pas pour son bonheur. Du moins est-ce grâce à elle que Lucien apprend correctement le français car, lui dit-elle, « à mon avis, le français est indispensable à ton avenir et à ton bonheur ». C'est ainsi qu'on voyait la langue française autrefois dans les pays de l'est, épargnés par la mode américaine. Mentionnons, au passage, qu'Alfred Victor écrit directement en français.

S'il y a mille rebondissements dans ce roman où « on voudrait mourir d'amour ou bien de haine », c'est le personnage central qui est le plus intéressant puisqu'il représente, somme toute, un des « types » humains capable de venir et de faire souche au Québec. Alors, qui est Lucien ? Son portrait ne déplairait pas à Jacques Godbout et autres fondateurs du Mouvement laïque de langue française.

Lucien ne croit ni à Dieu ni au diable. Il croit à la culture, à la connaissance et à la volonté. Son monde est celui des philosophes, des romanciers et des poètes. Ce sont eux qui guident sa vie. Grand lecteur des classiques de l'Antiquité, il a choisi pour héros un moderne qui est Dante. Comme lui, Lucien espère qu'un jour « il sera digne de regarder

les étoiles ». Il n'y a rien de pessimiste dans le caractère de Lucien qui pêcherait plutôt par orgueil et par une sorte de légalisme moral assez amusant parfois. La chose qui lui paraît la plus insupportable est l'injustice et c'est pourquoi, chose curieuse, il voudrait devenir avocat après la guerre. On se doute qu'il déchantera. En bref, c'est un homme des Lumières perdu dans notre siècle de fer. On dirait qu'il est franc-maçon comme Mozart. On s'attend à ce qu'il nous chante des grands airs et il le fait à sa façon en citant les auteurs qu'il aime ou en récitant des poèmes car c'est un dévot de la poésie.

Au sujet de la poésie, il y a une très belle scène dans *Le chemin interdit*. Lucien, devenu militaire à Constantza sur la mer Noire, voit d'abord apparaître l'ombre d'Ovide dont « le talent causa la ruine » puis qu'il décéda effectivement en exil à Constantza qui s'appelait alors Tomes. Puis, autre apparition, c'est l'ombre tourmentée du grand poète roumain, Michel Eminescu qui voulait mourir « dans le calme du soir, au bord de la mer ». Là, Alfred Victor ne peut plus se retenir et, jugeant que nous ne connaissons pas convenablement Eminescu, il nous en traduit des passages et les commente.

C'est par ce genre de digressions, par ces irrptions spontanées d'un auteur dans son livre, qu'un roman devient un grand roman. À part ses commentaires sur la poésie roumaine et un art de la description souvent remarquable, une des réussites d'Alfred Victor est qu'il sait montrer comment un « petit pays », un « pays périphérique » pour utiliser un langage plus contemporain, participe pleinement au chant du monde à sa façon, même si les « grands pays » l'oublient. Il y a un passage délicieux où Lucien qui roule les r et qui ne sait pas prononcer correctement toutes les nuances des e français plaide en sa faveur. Il demande au « Heureux français et gentils Pari-



siens » d'être indulgents « pour ceux qui s'expriment dans votre langue ». Il continue son plaidoyer de la façon suivante : « Ne vous moquez pas d'eux quand ils font des erreurs qui blessent vos fines oreilles, mais essayez de penser un peu aux efforts tenaces qu'ils ont fourni... et considérez leur bonne volonté comme une preuve émouvante de l'amour et de

l'admiration qu'ils ont pour vous et pour votre glorieux pays... »

Est-ce un Roumain qui parle à un Québécois ou un Québécois qui parle à un Français ? Difficile à dire. Mais que c'est juste et que c'est touchant !

À part ses qualités romanesques, un des traits remarquables du roman d'Alfred Victor, c'est qu'on n'y trouve aucune trace d'acrimoine, ni contre la Roumanie dont il a dû partir, ni contre la France qui ne l'a pas reçu, ni contre le Québec où il a dû attendre d'être septuagénaire pour publier son premier livre. La vraie culture, qui est une expérience intime, transcende tout, pardonne tout. Le destin s'accomplit toujours vers le bien malgré la mesquinerie des êtres humains, comme le pense Lucien (et Pangloss) à juste titre.

Le chemin interdit en est une preuve. Il n'y a pas vingt ans, un roman comme celui-ci n'aurait pas trouvé d'éditeur au Québec car la littérature québécoise ne se sentait pas assez forte pour accueillir des livres où on ne parlait pas du Québec exclusivement, le reste, c'est à dire presque tout, étant réservé aux autres, plus puissants et plus forts que nous. Aujourd'hui, les écrivains québécois s'arrogent le droit de parler de tout. Parallèlement, Alfred Victor a non

seulement trouvé un éditeur à Montréal mais on comprend que son expérience personnelle, vivifiée par nos rudes hivers et nos jérémiades continuelles, participe pleinement à l'expérience collective du Québec moderne, et l'enrichit. Quel progrès !

Le chemin interdit, Alfred Victor, roman, 480 pages, éditions VLB, Montréal, 1990.

LOGIQUES LA VIE MODERNE

120 p.
14,95\$

L'ABUS SEXUEL L'intervention



L'ABUS SEXUEL L'intervention

par Pierre Foucault
préface d'André Ruffo,
juge à la Chambre de la Jeunesse

Qu'est-ce que l'abus sexuel ?
Qui sont les victimes ?
Comment doit-on intervenir ?
Pour les parents, les éducateurs, les intervenants.

342 p.
24,95\$

ORDINATEUR, ENSEIGNEMENT ET APPRENTISSAGE



ORDINATEUR, ENSEIGNEMENT ET APPRENTISSAGE

sous la direction de Gilles Fortier
« Permet de mieux comprendre le monde
l'informatique et
débroussailler la jungle des
informations. » Gilles Pilon,
Journal de Montréal

400 p.
29,95\$

LA FORMATION FONDAMENTALE



FORMATION FONDAMENTALE

sous la direction de
Christiane Gohier
LA FORMATION
FONDAMENTALE est un
ouvrage capital qui fait le
point sur la recherche
actuelle en matière
d'enseignement.

243 p.
24,95\$

PÉDAGOGIE DU JEU



PÉDAGOGIE DU JEU

par Nicole De Grandmont
« L'auteure, partisane de la
pédagogie du jeu, nous aide à
comprendre cette approche
qui se veut respectueuse du
libre choix de l'élève, de ses
besoins ainsi que de son
rythme d'apprentissage. »
Apprentissage et socialisation

1225, de Conde, Montréal QC H3K 2H4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Les Éditions LOGIQUES sont agréées et
subventionnées par le ministère des
Affaires culturelles du Québec.

Remise du premier Gilles-Corbeil Ducharme n'était pas au Ritz...

Jean Royer

L'ÉCRIVAIN Réjean Ducharme, fidèle à lui-même, n'était pas au Ritz-Carlton, mardi soir dernier, pour recevoir le Prix Gilles-Corbeil de la Fondation Nelligan (« Nez-lit-gant », aurait-il dit), mais sa mère, Mme Nina Ducharme, a reçu au nom de l'écrivain, des mains de Gaston Miron, la bourse de \$100 000, qui fait de ce prix une sorte de Nobel nord-américain.

La scène a eu lieu devant plus de 250 invités du monde littéraire mont-réalais triés sur le volet, venus vérifier de visu si le mythe de l'écrivain absolu fonctionne toujours. Oui, Réjean Ducharme existe : tout le monde a reconnu le regard enveloppant et le sourire de bonté de sa mère.

Par contre, comme a tenu à le souligner le président de la Fondation Nelligan, la classe politique n'avait pas été invitée à cette fête littéraire, pour cause de TPS. Cette exclusion a été chaleureusement applaudie par le peuple des lecteurs (NDLR : la taxe sur les livres a été annulée depuis).

Réjean Ducharme n'a pas trahi son mythe, mais il a tenu à remercier les membres de la Fondation Nelligan et le jury du Prix Gilles-Corbeil. C'est sa compagne, Mme Claire Richard, comédienne, qui a lu le discours de réception de Ducharme, dont voici le texte intégral :

« A cette heure que je suis devenu riche, et avant que ça me remonte à la tête, il convient que je fasse mes comptes, a fait dire l'écrivain.

« Je pense à ma mère qui m'a appris, sans faillir à l'amour, les dures leçons de la liberté, et qui m'apprend encore, rien qu'en me parlant comme elle parle, qu'il faut être bien armé de mots pour se défendre, sinon conquérir.

« Je pense à Nelligan, au frère, à l'idole, aux ailes que ça donne de regarder plus haut, trop haut.

« Je pense à ceux qui ont été mes maîtres, en aimant, d'amour, les livres avec moi, des gars de Berthier et de Joliette que j'ai un peu perdus de vue mais dont les voix resteront mêlées à la mienne.

« Je pense à ceux qui m'ont soutenu quand je ne marchais pas droit : mes plus proches et plus prochains ; je veux dire les plus doués du don de faire grandir, et dont les quelques petits noms remplissent ces pages que je connais mieux par cœur, mais aussi tous ceux dont ils prennent le visage. Comme ces espèces d'anges qui sourient dans la rue à l'antipathie inconnue que l'on est tous quelquefois, ou qui parlent pareil aux fous parce qu'ils sont sûrs que les mots sont porteurs de chaleur. Comme les lecteurs, lectrices, acteurs, actrices, chanteuses, chanteurs, qui prennent, avec tous les risques de la réalité, la parole des rêves.

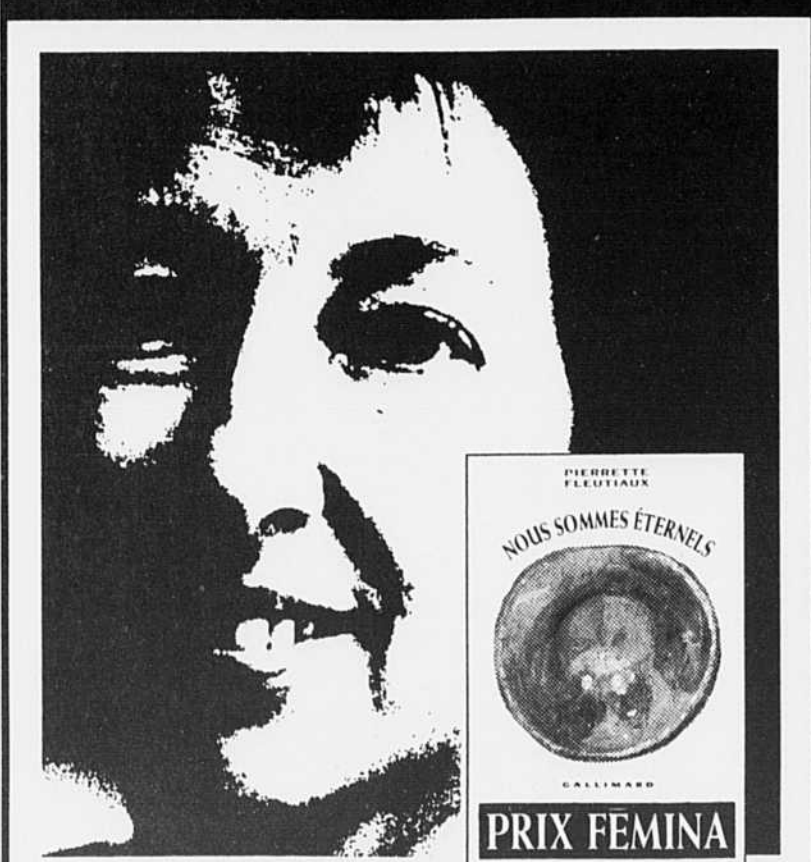
« Pendant qu'on se reconnaît encore, comme on dit quand une fête va commencer, et en souhaitant que la fête finisse par commencer pour tous les gagners qui croient, et vous font croire, par leur talent, leur travail, un courage politique, un héritage inspiré, à des choses comme littérature, une culture, aux plaisirs et aux forces qu'elles donnent, je vous remercie de la votre saine »



PHOTO PC

La compagne et la mère (à droite) de Réjean Ducharme, Mmes Claire Richard et Nina Ducharme, ont accepté mardi dernier le prix Gilles Corbeil d'une valeur de 100 000 \$ au nom de l'auteur.

LE RÊVE DE L'AMOUR ÉTERNEL



« Un roman qui vous suit partout,
qu'on ne peut interrompre. »
Anne Wlazemsky

PRIX FÉMINA 1990
CALLIMARD. 822p. 39,95\$

CLAUDE DUNETON

Claude Duneton

en collaboration avec
Sylvie Claval

Le Bouquet des expressions imagées



Encyclopédie thématique
des locutions figurées
de la langue française

TAXER
LES LIVRES,
C'EST IMPOSER
L'IGNORANCE.

SEUIL



Passionné de la langue,
Claude Duneton a mis seize ans à bâtir cette
encyclopédie qui regroupe les expressions de la
langue française d'hier et d'aujourd'hui.
Le Bouquet des expressions imagées constitue une
sorte d'« Histoire du langage privé » conçue tant
pour les professionnels que pour le grand public.

« C'est superbe. »

Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

« C'est un coffre aux trésors. »

M.-C. Fortin, *Voir*

« Une magnifique anthologie. »

M.-É. de Villers, *Le Devoir*

Seuil

Le plaisir des Livres

◆ Le bleuet

Polytechnique en page couverture, pour qu'on comprenne bien votre objectif. Il y a un mot dans le dictionnaire pour décrire cela : vénal. Pour de l'argent ou pour de l'égo, c'est pareil. Et ne venez pas dire que c'est une décision de marketing de votre éditeur, vous n'en avez pas trouvé.

Je ne veux pas participer à la promotion de votre personne. Ça suffit comme ça. Je ferai la promotion des femmes. Je vous dirai que si une femme avait entrepris dans l'autre sens le travail que vous avez fait, elle aurait abouti à une encyclopédie de l'ineptie à travers les siècles. Et ça, ça ne se publie pas à compte d'auteur, ça coûte trop cher : d'abord en argent, puis en répression. Les femmes n'ont pas les moyens de se payer ça. Je ne jouerai pas non plus au Syndrome de St-Pierre : « Non, je ne connais pas ces femmes ». Je connais toutes les femmes dont vous vous servez et je les aime. Je n'en trahirai aucune, que je sois d'accord ou non avec les extraits que vous avez choisis dans leurs œuvres de réflexion.

Ces femmes que vous appelez « féministes doctrinaires », vous en faites la nouvelle incarnation du mal, comme la cigarette en ce moment, pendant qu'on laisse pleuvoir acide à côté des toilettes où les fumeurs sont dorénavant relégués. Vous gonflez l'arbre pour cacher la forêt. Je souhaite que cette ballonne vous explose en pleine face, comme un alchimiste nul. Encore une fois vous oubliez un tout petit détail : aucun de ces textes, aussi violent soit-il, aussi injuste et rancunier soit-il, n'a jamais fait verser une goutte de sang. La révolution des femmes (dont vous dites qu'elle n'a pas eu lieu, comme certains nient l'Holocauste) est la seule révolution, dans toute l'Histoire, qui s'est faite sans verser une seule goutte de sang. Sans exécutions capitales, sans torture, sans homme châtré, sans emprisonnement, sans violence. Les femmes ne sont pourtant pas des anges. Ne croyez pas que les femmes sont incapables de tuer. Nous savons pertinemment, chaque jour de nos vies, que nous sommes toutes capables de tuer, mais nous choisissons de ne pas le faire. J'appelle ça de l'intelligence.

Comme disait Benoîte Groult : « Qu'est-ce qu'on a été gentilles... » Que les mots, à cause de l'exaspération évidente, dépassent parfois la pensée, n'a rien que de très normal. Il y a de quoi pêter au frette à longueur de journée. Mais prendre les armes n'est jamais justifié. Récemment, j'ai rencontré un vieux copain de CEGEP, Jean-Eudes, qui m'a dit : « Moi, si j'étais une femme, j'en serais bien plus agressive que vous. Je ne sais pas comment vous faites... » Voilà ce que j'appelle un vrai « compagnon de route », comme vous les qualifiez bêtement dans votre livre.

Votre livre est bête. Sur 252 pages, un bon éditeur en aurait gardé à peine un article pour le DEVOIR tant il y a de répétitions, de coups de marteau inutiles sur le même clou sur lequel vous vargez comme si le mur était à des kilomètres derrière. Du calme ! Sachez aussi que les femmes ont été obligées de faire leur révolution seules, sans leurs partenaires habituels. C'est sans précédent dans l'Histoire (« His Story », comme l'ont dit si justement les États-Uniens). Les femmes ont toujours accompagné leurs hommes dans toutes leurs révolutions. Mais la révolution des femmes ne cherchait rien de moins qu'à changer le monde qui avait besoin d'un lifting après que vous vous soyez bien amusés avec. Leur révolution a touché l'intime, le social, l'économique et le politique. Ça aussi c'est sans précédent. Et la plupart des hommes ont réagi comme des syndiqués à qui on veut arracher leurs privilèges. Tant pis. Nous aurions bien souhaité que vous ayez envie du même changement



Hélène Pedneault

que nous. Que vous ayez besoin que nous soyons présentes, avec vous, vis la place publique. Parce que nous sommes plus de la moitié du monde et que nous avons une expertise de la vie que vous n'avez pas. Parce que vous avez une expertise de la vie que nous n'avons pas. Nous avons voulu rajouter le mot « ensemble » à l'Histoire, ce tout petit mot qui nous contient. Nous avons voulu apparaître dans la langue française, juste pour exister officiellement. On nous a tournées en ridicule. Toutes nos luttes ont été perçues comme des menaces.

J'aurais rêvé de voir des hommes descendre dans la rue pour exiger du gouvernement Bourassa qu'il y ait autant de femmes que d'hommes sur la Commission Bélanger-Campeau. Juste parce qu'ils auraient eu besoin de nous. Juste pour la justice. Juste pour ce que vous appelez démocratie en vous gargarisant jusqu'à l'étouffement. J'aurais rêvé que Gilles Vigneault, Paul Piché et Michel Rivard exigent la présence d'autant de femmes pour ouvrir « Les portes du pays » le 24 juin. Juste parce qu'ils auraient eu besoin de nous. Au lieu de ça, Laurence Jalbert est venu ploguer son 45 tours, en hausse au hit parade, et Diane Dufresne — magnifique par ailleurs — était une invitée spéciale. Ce ne sont pourtant pas des machos, loin de là. Ce sont des hommes que l'on aime. Et ils auraient eu le pouvoir de nous exiger avec la notoriété qu'ils ont.

Nous ne voulons pas être des invitées spéciales, comme des courtisanes ou des bijoux précieux. Et les portes du pays s'ouvriraient avec nous ou pas du tout. Mon rêve est encore une utopie. Ça n'est jamais arrivé nulle part que des hommes descendent dans la rue ou refusent de siéger sur un conseil d'administration parce que nous n'étions pas là. Au lieu de ça, je trouve un entrefilet dans le journal (un parmi tant d'autres), qui dit qu'en Allemagne, un violeur a été condamné à une peine plus grande parce qu'il avait violé

une femme sans condom. Avec la menace du sida et des MTS, c'est criminel. J'attends le moment où on verra cette publicité dans les journaux : « violez safe, violez avec un condom ».

En terminant, je vais vous annoncer une très bonne nouvelle : la révolution des femmes est irréversible. Vous pouvez dès à présent démanteler votre siège social sur Mars si vous en avez envie, vous ne nous manquerez pas. (Mais je vous préviens : il n'y a pas de femmes, mais il n'y a pas d'atmosphère non plus...)

P.S. Si je fais allusion au Bleuet dans le titre, c'est que ce monsieur personne est né à Jonquière, comme moi. Je n'ai malheureusement pas pu faire jouer le « Blueberry Power » dans ce cas-ci, ma solidarité avec les femmes l'ayant emporté. Et je suggère de corriger une petite erreur de typographie qui s'est glissée malencontreusement sur la page couverture, l'édition ayant été faite trop rapidement pour cause de vénalité : au lieu du mot « salaud », on devrait lire le mot « imbécile ». (En retard de 15 ans à part ça...)

MANIFESTE D'UN SALAUD

ROCH CÔTÉ

ÇA VA FAIRE! j'en ai assez entendu. Après la tuerie de l'École Polytechnique, le 6 décembre 1989, les grandes orgues du féminisme m'ont déversé sur la tête leurs tonnerres d'insanités. J'ai lu partout que je suis un salaud. Que j'ai tiré à Polytechnique. Qu'en plus du cochon, il y a en moi un Marc Lépine qui dort d'un oeil seule-

Éditions du Portique

◆ Le manifeste

cette profession de foi. Je ne vois pas pourquoi il aurait dû en sentir le besoin.

Le livre est courageux parce que le discours féministe n'a pas encore été traité sérieusement par les hommes autrement que par ceux qu'il appelle avec combien d'acuité les *Jérôlas de l'âme masculine* et qu'il dénonce avec courage.

Également courageux parce que Côté ne s'excuse pas de ses propos et de ses opinions, malgré les réactions qu'il pouvait appréhender. Il avait quelque chose à dire et il le dit très simplement, avec colère parfois, mais sans hargne et sans amertume.

Si on vous a dit qu'il s'agit d'un livre « macho », on vous a trompé. C'est le livre d'un homme qui refuse de porter sur ses épaules tout le poids des vices, réels ou inventés, du genre masculin et qui appelle à plus de retenue dans l'étude de l'histoire et des comportements.

Si on vous a dit qu'il y a beaucoup de citations hors contexte, on vous a dit la vérité. Mais, il fallait aussi vous dire que les citations choisies ne sont pas de celles qui déforment les propos des auteurs ou qui pourraient être nuancées par le contexte. Je sais, pour avoir lu plusieurs des textes auxquels il se réfère, que s'il les avait cités en entier, nous en aurions été passablement plus choqués.

Roch Côté consacre des chapitres importants au pouvoir, à la science et à l'objectivité. Il le fait en moraliste plutôt qu'en pamphlétaire et c'est bien ainsi, puisque tout son livre parle de morale, sans donner dans le traité vertueux.

Côté a de l'humour. On ne peut que sourire quand il caricature la fabrication des statistiques ou qu'il s'en prend à la féminisation abusive des mots. Mais là, je m'écarte de lui sur le principe. J'ai toujours dit que le ridicule de certaines formes de féminisation était un véritable frein à la féminisation nécessaire. Or, Côté ne retient que la première pour ne pas avoir à discuter de la deuxième. Il opte plutôt pour l'élimination des genres, comme l'anglais l'a fait il y a longtemps. C'est son choix, ce n'est pas le mien.

Les chapitres sur la censure et sur l'avortement, bien que solides, ne s'intègrent pas harmonieusement dans l'ensemble. De plus, ils sont beaucoup trop courts pour vider le sujet et, de ce fait, nous laissent sur notre faim.

Il en va de même du dernier chapitre : *Les hommes de ma rue*.

L'intention était bonne de montrer les hommes tels qu'ils sont, dans toute leur détresse et tout leur désar-



Pierre Bourgault

roi, dans leur légèreté et leurs contraintes quotidiennes, dans leur faiblesse et parfois leur désespoir mais, est-ce la forme romanesque que l'auteur adopte soudain qui fait problème ? Toujours est-il que ça ne passe pas vraiment.

Cela dit, et quoiqu'on vous en dise, c'est le livre le plus important de l'année. Et, comme le disait Francine Pelletier, plusieurs fois prise à partie au cours de cette diatribe, « Il aurait fallu que ce livre paraisse 10 ans plus tôt ». Elle entendait par là que le dialogue entre hommes et femmes y aurait trouvé grand profit.

C'est vrai, mais elle oublie que le dialogue n'avait pas été interrompu par celui et ceux qui tentent de le reprendre aujourd'hui.

En terminant, si j'en juge par les réactions de plusieurs féministes radicales entendues jusqu'ici, sobres et nuancées, Côté a déjà gagné la partie.

Si c'est vrai, on pourra bientôt revenir à l'essentiel et réaffirmer avec lui : « ... le mouvement féministe s'inscrit dans la logique même de la démocratie libérale et rien ne l'arrêtera. »

◆ La cigarette

mouvant la désobéissance civile. « Que 50 passagers dans une carlingue d'avion se lèvent en bloc et se mettent à fumer, on verra bien s'ils vont nous passer par-dessus bord. »

Parmi les volutes des émanations des cibiches et le fumet des plats appétissants, Brochier sent, comme Rousseau, les fumées de l'ambition lui monter à la tête. « Tout ce que je demande, c'est qu'on me foute la paix. » Et son pamphlet se termine par ces phrases incendiaires : « La paix, le plaisir et la liberté, ce n'est pas si mal. Ça vaut même la peine qu'on se batte. »

Richter, voyageur solitaire

SVIATOSLAV RICHTER
Chronique d'un voyage en Sibirie
Valentina Tchemberdji,
traduit du russe
par Alexis Berelowitch,
Édition Alinea.

Carol Bergeron

VOICI le récit d'une fantastique tournée de concerts qui de Moscou au Japon, d'ouest en est d'abord, puis d'est en ouest, conduisit, en 1986, le légendaire pianiste Sviatoslav Richter à travers une cinquantaine de villes de la Russie sibérienne. Le Monde de la Musique, de mai 1989, en avait publié un résumé qui avait pu donner au lecteur le goût de connaître le texte in extenso.

Accompagné d'un directeur de tournée qui s'occupera de toute la réalisation matérielle du périple, d'un technicien-accordeur qui préparera tous les instruments et de Valentina Tchemberdji qui lui servira d'interprète, et qui signera ce livre, Sviatoslav Théophilopvitch reprend la route du pianiste solitaire, redevient ce colporteur de rêves, ce propagateur de beautés.

Il a 71 ans, et cette année-là, il aura également parcouru une partie de l'Europe de l'ouest et le Japon, inscrivant à son calendrier au moins 150 concerts. Avec une certaine vigueur, il dira que c'est poussé par la curiosité d'explorer la géographie d'un coin de pays qu'il ne connaissait pas, qu'il n'a su résister à l'appel d'une Sibirie lointaine et encore dif-

ficilement accessible.

Mais, qu'on ne s'y méprenne pas, ce récit de voyage n'est pas celui d'un photographe ou d'un sociologue. Des paysages que traverse notre héros, des gens qu'il rencontre, on n'apprend hélas que peu de choses, trop peu sans doute. Vivant dans un autre monde, il semble presque indifférent aux conditions de vie de ces populations nordiques. Comme si la fulgurante tornade qui allait, peu de temps après, balayer la Russie soviétique n'était absolument pas prévisible.

Ce n'est qu'entre les lignes ou par le biais d'une furtive allusion que l'on décèle chez Richter un certain regard critique. À des journalistes qui lui demandent de formuler des vœux pour la ville d'Oulan-Oudé qu'il va quitter, il répond : « débarrassez la ville des débris qui empêchent de l'admirer ! Ne détruisez pas la vieille ville, construisez dans de nouveaux quartiers et essayez de construire de manière variée, évitez la monotonie ».

Il s'agit donc plutôt d'un itinéraire qui laisse entrevoir la richesse intérieure de l'un des plus grands maîtres du piano de notre temps. Homme de culture, esprit de la Renaissance, les préoccupations culturelles de Richter nous confondent. Le concert, l'opéra, le théâtre, la danse, le cinéma, l'architecture, il s'intéresse à tout, et surtout, il se souvient de tout.

Il a lu les grandes pages de la littérature mondiale, mais sa connaissance de la littérature française a quelque chose de stupéfiant. De Montaigne à Proust en passant par Beaumarchais, Zola et Balzac, sa curiosité n'est jamais assouvie. Le théâtre de Racine et les poèmes de Rimbaud qu'il a mis dans ses bagages, reviennent constamment, tels des leitmotiv dans la conversation.

Peintre lui-même, son jugement dépasse nettement celui d'un simple amateur d'art. Omniprésent, la musique sert à tout cela de commun dénominateur. Car Richter possède à un rare degré cette faculté de synthèse qui lui permet de tisser des réseaux souvent invisibles à notre regard, mais parfaitement décelables à un esprit aussi puissant que le sien.

Cependant, à le voir aborder en une centaine de pages autant de sujets passionnants, on se prend à regretter que le livre soit aussi court et surtout que Valentina Tchemberdji n'ait pas été capable d'amener son illustre interlocuteur à développer davantage sa pensée, à poursuivre au-delà du laconisme de ses propos. Car cette ballade introspective appelait un long voyage, celui d'un voyageur solitaire que l'insondable diversité de l'art n'a jamais cessé de fasciner.



LES GRANDS DOSSIERS

30 titres

le volume.... 61.00 \$

- le cinéma • la mode • le sport • l'automobile • les paquebots • les chemins de fer • l'épopée de l'aviation • les croisières automobiles • les expositions universelles • les grandes affaires judiciaires • les Cours européennes • Noël • la Révolution russe • la montée du nazisme • l'Italie fasciste • la Commune • la guerre d'Espagne • les expéditions africaines • la conquête des Pôles • la grande guerre (1) • la grande guerre (2) • les États-Unis • la Grande-Bretagne • la Chine • l'Indochine • l'Inde • l'armée française • la vie en France (à paraître) • la France d'outre-mer (à paraître) • l'Afrique du Nord (à paraître)

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

Histoire d'un Siècle (1843-1944)

édition LIVRE DE PARIS — HACHETTE

POUR NOËL

Offrez-vous, cette année, un cadeau exceptionnel. Offrez-vous les fameuses archives de L'ILLUSTRATION. Il y a deux manières de les acquérir : classées par ordre chronologique dans la collection complète ; classées par thème dans LES GRANDS DOSSIERS.

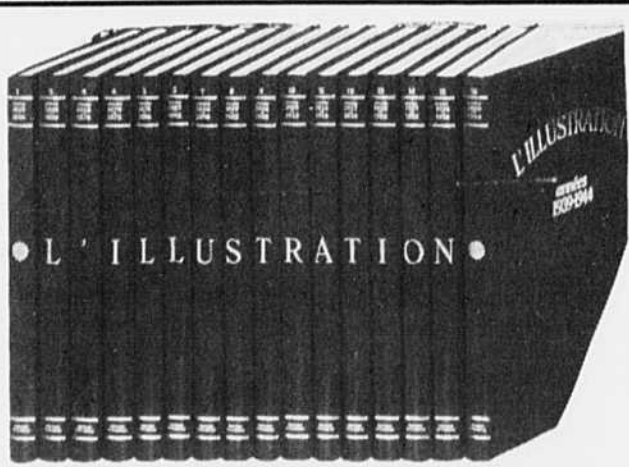
Les ouvrages offerts dans cette annonce sont vendus au Québec et au Canada par :

LES ENCYCLOPÉDIES POPULAIRES INC.
distributeur exclusif des Éditions

ATLAS ET ALPHA
et de quelques titres HACHETTE

Pour plus de renseignements et pour votre commande, téléphonez-nous à frais virés

LES ENCYCLOPÉDIES POPULAIRES INC.
533, rue Sud, Cowansville, Québec (J2K 2X9)
Téléphone: (514) 263-8829 Télécopieur: (514) 263-8809



L'ENCYCLOPÉDIE

16 volumes format 27 x 36,5 cm

Élégante reliure en Balacron

Titres dorés au Balacron

10.000 documents fidèlement reproduits.

1 sommaire détaillé par volume

1 index général des 16 volumes.

la collection... 1615.00 \$

L'ACTUALITÉ DU PASSÉ

L'ILLUSTRATION présente toute l'actualité de 1843 à 1944, soit 102 années de publications hebdomadaires, et 5 293 numéros. Une occasion unique de mieux comprendre les événements d'aujourd'hui à la lumière des événements d'hier.

UN JOURNAL UNIVERSEL

Aucun domaine, aucun sujet n'est étranger ni indifférent à L'ILLUSTRATION : - l'histoire militaire (1870, 1914, 1940...); - les techniques et découvertes (l'automobile, le chemin de fer, l'aviation...); - les arts et les inventions (le téléphone, la photographie, le cinéma...); - les grandes personnalités (politiques, littéraires, scientifiques...); - les faits divers (l'affaire Dreyfus, le "Titanic"...); - la mode; - les sports.

UNE ÉPOQUE

En traversant une Royauté, un Empire et deux Républiques, semaine après semaine, L'ILLUSTRATION a accumulé une bonne partie de la mémoire visuelle d'un siècle. Partout où il se passe quelque chose, elle est là, témoin oculaire impartial et précis. L'ILLUSTRATION envoie ses photographes, ses dessinateurs, ses rédacteurs aux quatre coins du monde.

Le plaisir des Livres

Voyage au coeur d'un chœur



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

ANATOMIE D'UN CHOEUR
Marie Nimier,
Gallimard, Paris,
1990, 239 pages.

ILS sont quatre-vingts. Recrutés comme le plus souvent dans ces groupes de chanteurs et de musiciens par le hasard, l'amitié et la cooptation. Ce qui n'empêche pas la musique, et même la bonne, d'opérer sa magie. D'unir et même d'harmoniser les choristes quand un jeune chef les dirige dans une oeuvre attribuée à son arrière-grand-père, un certain Charles-Valentin Morhange, né en 1813 et mort en 1888, de la façon la plus insolite qui soit : écrasé sous le poids de sa bibliothèque, au moment où il s'efforçait d'atteindre un Talmud au rayon supérieur.

Comme la plupart des lecteurs et lectrices de Marie Nimier, je n'ai pas pu lire le fragment de partition de *La Marche funèbre pour la mort d'un nénuphar* qu'elle nous offre en guise d'avant-propos à l'*Anatomie d'un chœur*. Mais cela vous met immédiatement en état de réceptivité. Et vous donne envie de suivre gaiement l'auteur dans son voyage au coeur d'un chœur !

Car, il faut tout de suite vous l'annoncer : le dernier roman de Marie Nimier est un livre gai. Ses personnages sont tout ensemble de la plus ordinaire banalité et, par le soin méticuleux que l'auteur prend à les dépeindre, dans tous leurs états, de vrais prototypes.

Il y a les Tricoteuses qui, comme leur surnom l'indique, ne perdent jamais une minute des temps de pause que leur octroie Thomas, l'une d'elles allant jusqu'à confectionner un petit manteau pour le caniche d'un collègue. Il y a Médard et Raton, les administrateurs du chœur des Célestins.



Marie Nimier

tins, despotiques et même pervers à l'occasion, notamment envers la plus touchante des choristes, prénommée Nouchette, épouse d'un verrier et mère de Noé, ces derniers étant également membres de la chorale. Il y a Dyalise, une alto ainsi surnommée bien qu'elle vécut à présent avec le rein d'un pendu (SIC). Font également partie du chœur, les basses, Youg-hourt, propagandiste de suppléments alimentaires vitaminés, les Postiches, l'Albinos, et plusieurs autres zigotos du même acabit.

Comment la romancière parvient-elle à faire chanter à l'unisson cet étonnant regroupement de chanteurs et de chanteuses ? Mais, surtout, comment la musique d'Alkan, dont on apprendra peu à peu qu'elle n'a jamais existé que dans la tête et le cœur de son arrière-petit-fils, devient le leitmotiv très sérieux et même fort plausible, musicalement parlant, de cette histoire ?

C'est le petit miracle qu'accomplit, grâce à son talent, à la vivacité d'un style très personnel, et — osons le dire — grâce à une véritable affection pour le chant choral et pour ceux et celles qui y consacrent, chez

les Célestins, cette chorale imaginée, comme partout en France et dans le monde entier, des heures et des heures de travail désintéressé. Car, on doit souvent payer une cotisation pour être membre d'une chorale.

Musicienne elle-même — elle a fait partie d'un groupe qui s'appelait « Les Inconsolables », Marie est avant tout, depuis *La Girafe* (1987) un écrivain authentique. Bon sang ne peut mentir, se diront les... inconsolables de la mort brutale de son père, Roger Nimier. Existe-t-il un féminin de hussard ? Pas dans le sens habituel du mot, car la locution à la hussarde ne convient certes pas ici, trop péjorative pour l'écriture nerveuse, souvent sophistiquée, de la jeune fille d'un des hussards des années cinquante.

Le don de la formule, qui paraît si naturel chez Marie Nimier, en irriterait peut-être quelques-uns. Pour ma part, son don de portraitiste m'a tout ensemble réjoui et même souvent ébloui. Les défauts physiques de ses personnages sont épinglés avec une joyeuse méchanceté. L'une de ses victimes, le cynique Médard, est affligé de pellicules : « Souvent il les époussetait du revers de la main, elles se soulevaient mollement pour retomber un peu plus bas, s'accrochant au tissu comme des parasites, des bêtes plates sans cœur ni dents. C'était répugnant.

De même soigne-t-elle particulièrement le fils de Nouchette, ce gentil Noé qui passera de la tessiture de soprano à celle de ténor, remplaçant même son père Jean, au pupitre de basse : « Noé passait le plus clair de son temps à créer autour de lui une vapeur d'inexistence, un nuage épais qui lui donnait l'illusion d'être protégé, mieux encore que par son caoutchouc, des pressions du monde extérieur et autres ambitions parentales ».

Mais délaissions ces exemples, pour vous inviter à suivre, dans leur presbytère et dans l'église Saint-Léonard, le chœur des Célestins, entonnant *La Marche funèbre pour la Mort d'un nénuphar*.

Les combats de Maurice Nadeau

GRÂCES LEUR SOIENT RENDUES, MÉMOIRES LITTÉRAIRES
Maurice Nadeau,
Albin Michel,
Paris, 481 pages.

Monique LaRue

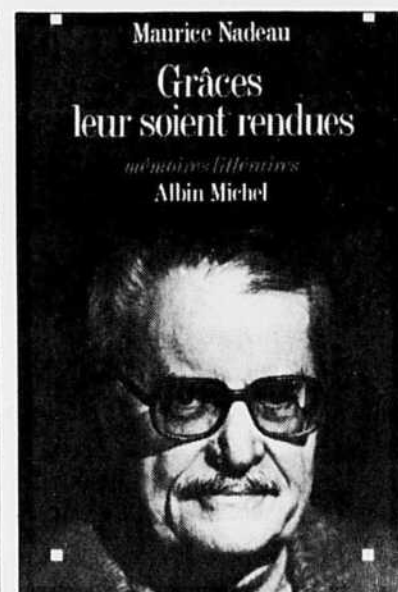
ON ENTEND parfois dire que la littérature française est moribonde depuis Balzac, et l'on n'est pas loin d'imaginer que nos librairies et leurs clients reçoivent trop de livres de Paris. Les mémoires littéraires de Maurice Nadeau, un des éditeurs importants de ce siècle dans notre langue, rappellent, si nécessaire, qu'il n'en est rien.

Orphelin de guerre, le petit Maurice eut chanceux : au contraire de ses camarades de l'hospice la Charité il a encore une mère, une femme d'origine paysanne, débrouillarde et responsable, à qui il aura à cœur de témoigner son affection, peut-être trop tard, en lui offrant un « entrement de première classe ».

Comme tant d'autres, il est un miraculé du système d'enseignement. Il poursuit ses études, devient enseignant puis, sur un coup de cœur, journaliste à Combat. À la Fédération internationale des artistes révolutionnaires indépendants, il rencontre Breton, « pardessus bleu de nuit en poil de chameau », qui lui révèle « un monde que je ne connaissais pas : d'assurance luxueuse et tranquille dans le non-conformisme ».

En 1932, il est encore un « stalinien bon teint ». Bientôt exclu du PCF, il se rallie au trotskysme. Le surréalisme, dont il écrit le premier histoire, et les horreurs du nazisme, éteignent à jamais sa foi en une révolution collective ou en la raison politique. Mais, signataire du Manifeste des 121, il restera toujours homme de gauche, combattant pour toutes les libertés.

En 1967, invité par Castro à Cuba, il se laisse séduire par La Havane,



qui n'est aucunement, à ses yeux, la « copie de ce qui se fait à Moscou ou à Pékin ». « Je vous en veux personnellement beaucoup », lui dira plus tard Eduardo Manet, ex-responsable du cinéma cubain exilé à Paris, qui lui reprochera de n'avoir pas vu ce qu'on tentait discrètement de lui indiquer. Plus tard encore, l'éditeur de Gombrowicz recherchera et publiera en français les samizdats d'écrivains qui, au prix de leur raison et de leur vie, forcent le carcan en URSS.

Maurice Nadeau évite les faussetés de l'autocritique. La littérature, après tout, ne cesse de dire que toute vie assume une part d'aveuglement. La persistance à chercher la vérité dans ce qui s'insurge, l'instinct à suivre le faulx de celle-ci à travers la noirceur de l'Histoire, la leçon de cohérence de ce citoyen exemplaire valent, à eux seuls, la lecture.

Mais il s'agit surtout de vie littéraire dans ce livre. De celle que mènent, entre eux, les écrivains français, Gide, Breton, Sartre, Artaud, Blanchot, Perec, Barthes, Leiris, Si-

mon, Queneau — son sosie. Leur rassemblement en une seule gerbe rend évident ce que la littérature universelle doit à une ville comme Paris, à l'esprit de dissidence et de liberté qu'on y entretient, au combat qu'on sait devoir y mener pour la littérature pure, irrédigible et irremplaçable dans son refus propre, ce soupçon sans lequel on meurt.

N'est-ce pas tout cela qu'appréhendait, auprès de Nadeau, les Miller, Beckett, Lowry, Hawkes, Silone, Sciascia, qu'il découvrirait ou fera traduire, dont il commentera et défendra les oeuvres, toutes à leur manière révolutionnaires, dans diverses tribunes journalistiques ?

Chacun de ces noms fait l'objet d'un chapitre. Ce plan court-circuite quelque peu la chronologie, et surtout déjoue au maximum le narcissisme et la complaisance inhérents à l'entreprise. Qu'un éditeur, qu'un critique focalise ainsi son ouvrage sur les écrivains pour leur « rendre grâce » : cela dit tout.

Leur portrait est parfois émouvant, trop souvent amer, c'est selon les aléas du couple mégalo, du couple sado-maso, du couple maudit que forme l'auteur avec l'éditeur ou le critique. Ces derniers, aux yeux de l'écrivain, détiennent les clefs du destin de ce qu'il a de plus cher au monde. Il y a de quoi devenir féroce.

Nadeau ne l'est pas moins quand il s'agit de son oeuvre à lui. Il défend les *Lettres nouvelles* chez Julliard, puis chez Denoël. L'alchimie du commerce et de la littérature exige du nez, du front, de la tête. Grâce à l'argent, avec l'argent, mais jamais pour de l'argent, il équilibre la liberté de l'art et la tyrannie des tirages.

Le directeur de la *Quinzaine littéraire* révèle avec précision, souci d'honnêteté, et une certaine discrétion, l'atmosphère survoltée dans laquelle l'esprit créateur, partout et toujours à l'oeuvre, s'incarne en livres. Le sien est une excitante oxygénation pour l'esprit.

prends la mer ».

Lisbonne hors les murs reste le premier titre d'une nouvelle série publiée par les éditions Autrement : la série *Mémoires*. L'attention porte sur des lieux-symboles, ceux qui à un moment précis ont apporté une contribution exceptionnelle à l'histoire des idées, des valeurs et des modes de vie. Réunissant plusieurs collaborateurs, ces ouvrages veulent « mettre en scène » les emblèmes de la période et en dégager l'esprit. Un lien est établi entre un lieu précis, un moment historique cohérent et l'idée de force qui les sous-tend. Deux autres titres sont déjà parus : *Londres 1851-1901. L'ère victorienne ou le triomphe des inégalités* et *Thèbes 1250 av. J.-C. Ramsès II et le rêve du pouvoir absolu*. À venir, des ouvrages sur Dublin au début du siècle, Rome et le modèle fasciste et Hollywood et les maîtres de l'usine à rêves. Une collection vouée à la recherche de racines, d'un héritage et d'un imaginaire humains.

Lisbonne à l'époque des naufrages

LISBONNE HORS LES MURS
Sous la direction
de Michel Chandeigne
Paris, Autrement,
série Mémoires, 1990.

André Girard

« NAVIGUER est indispensable, vivre n'est pas indispensable ». Devise des navigateurs, particulièrement ceux du Portugal qui, de 1415 à 1580, inventèrent le monde. Fermé à l'Europe par l'Espagne, ce petit pays trouva dans la vaste étendue océane l'espace et le rêve : contourner l'Afrique par le sud et trouver, à tout prix, la route maritime des Indes.

Au milieu du XVe siècle, sur la *Ribeira das naus* de Lisbonne, un millier d'ouvriers spécialisés travaillent. L'estuaire du Tage grouille d'activités. Sur la rive sud, se trouvent les industries qui servent de support logistique aux navigations : les fabriques de biscuits par exemple.

Des noms décisifs vont s'ajouter à la géographie universelle : Cap de Bonne Espérance, Brésil, Terre-Neuve. La cartographie connaît un essor remarquable. La *rose des vents* dessinée pour la première fois entre 1484 et 1488 par Pedro Reinel, sur la première carte représentant la côte d'Afrique. Le symbole sera adopté par tous les cartographes après lui. Avec son frère Jorge, il dessine le pourtour de la Méditerranée en 1504, celui de l'océan Indien vers 1510 et une dizaine d'années plus tard une carte de l'hémisphère sud.

L'époque voit l'émergence d'un genre littéraire nouveau : les récits de naufrage. Les conditions précaires et pénibles, la petitesse des navires, la légèreté des matériaux de construction, la peur régnait à bord. Pour des aléas d'un voyage dont le motif final est toujours une inconnue. Pour aussi des intempéries, des corsaires et des maladies. Les navigateurs portugais avaient cette autre devise : « Si tu veux apprendre à prier,

LE PÈRE NOËL SE FAIT LA MALLÉ... ET DÉMÉNAGE

DÈS JANVIER 1991 AU 4380 RUE SAINT-DENIS



DICTIONNAIRE VISUEL JUNIOR BILINGUE FRANÇAIS - ANGLAIS
Éditions Québec / Amérique
rég. : 24,95

16,95

LE PETIT ROBERT I
Éditions Robert

reg. : 66,95

44,95

HISTOIRE DU JEUX D'ÉCHECS
Raymond Keene
Éditions Phaidon

reg. : 64,00

42,95

L'ENCYCLO
Éditions Bordas

reg. : 69,95

46,95

L'ACCOMPAGNATRICE (cassette)
Nina Berberova (texte lu par Jeanne Moreau)
Éditions Ducat

reg. : 19,95

13,95

L'ARCHITECTURE DU XXE SIÈCLE AU QUÉBEC (broché)
Claude Bergeron
Éditions du Méridien

reg. : 29,95

19,95

40 ANS DE VIE AVEC SNOOPY
Charles M. Schulz
Éditions Deux Coqs d'Or

reg. : 49,95

34,95

ÉMILIE DE LA NOUVELLE LUNE
COFFRET 3 VOLUMES
Lucy Maud Montgomery
Éditions Pierre Tisseyre

reg. : 44,95

29,95

LES OISEAUX DE CHEZ NOUS
Angèle Delaunoy
Éditions Heritage

reg. : 34,95

24,95

MANGEOIRE D'OISEAUX

reg. : 12,95

9,95

COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT
Marie Cardinal
Éditions Grasset

reg. : 19,95

13,95

HISTOIRE DU MONDE EN 10 CHAPITRES 1/2
Julian Barnes
Éditions Stock

reg. : 34,95

24,95

LEÇONS PARTICULIÈRES
Françoise Giroud
Éditions Fayard

reg. : 24,95

17,95

LE GOURMET DE QUARTIER
Victor Levant
Éditions Hurtubise HMH

reg. : 9,95

6,95

CARAÏBES
James A. Michener
Éditions Libre expression

reg. : 24,95

17,95

EXPLORER LE CHEMIN LE MOINS FRÉQUENTÉ
Alice et Walden Howard
Éditions Stanke

reg. : 18,95

13,95

SPÉCIAL DUPUIS - 1 volume gratuit à l'achat d'un volume cartonné
Éditions Dupuis
reg. : 10,95

7,95

DÉVADÉ
Réjean Ducharme
Éditions Gallimard - Lacombe

reg. : 24,95

19,95

LES FILLES DE CALEB (2 volumes)
Arlette Cousture
Éditions Québec / Amérique

reg. : 27,90

19,95

Prix Renaudot : LES FRÈRES ROMANCE
Jean Colbrier
Éditions Calmann - Lévy

reg. : 25,80

18,95

Prix Goncourt : LES CHAMPS D'HONNEUR
Jean Rouaud
Éditions de Minuit

reg. : 22,95

15,95

Champigny

LIBRAIRIE CHAMPIGNY INC.
4474, RUE SAINT-DENIS,
MONTRÉAL (QC) H2J 2L1
TEL.: (514) 844-2587

OUVERT DE 9H à 22H
TOUS LES JOURS,
MÊME LE DIMANCHE

MAINTENANT
3 ÉTAGES
COMMANDES
TÉLÉPHONIQUES

le plaisir des Livres

Pierre Rey

Dans le ring de l'écriture

Guy Ferland

AMATEUR de boxe, journaliste des mondanités parisiennes, peintre à ses heures, directeur de Marie-Claire, grand séducteur courant les banquets et brûlant la chandelle par les deux bouts, Pierre Rey semblait heureux, plein d'amis, avec une belle vie en perspective.

Mais voilà qu'un jour il sent le goût de la mort l'envahir. Il songe au suicide parce qu'il constate la vanité de sa vie dissolue qui ne mène nulle part. Il vit au-dessus de ses moyens, en notes de service et en emprunts abondants. Il découvre un jour la passion du jeu qui le dévore littéralement et le ruine. Poursuivi par les créanciers, il doit fuir tout le temps. Il s'enfonce davantage dans les méandres des joueurs invétérés. Jouer-jouer, il n'y a qu'un pas. Pierre Rey le franchit allègrement dans les deux sens.

Le fétard continue de boxer pour se défouler des frustrations qui s'accumulent. On n'échappe pas impunément à la réalité. Il se lie d'amitié avec « Le Gros », un de ses compagnons pugilistes imbattable. Il découvre avec lui la profondeur de la psychanalyse. Sa vie continue cependant de craquer de partout. Les huisseries sont aux portes de sa demeure. Il fait table rase et s'avoue que « ça ne tourne pas rond ».

Le Gros l'envoie chez Lacan, qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. La rencontre sera fatale et heureuse. Le psychanalyste lui fait payer chèrement sa première visite. Sans argent, ça peut-il faire ? Revenir encore et en corps en accumulant les dettes. Pendant des années. Jusqu'au jour où il décide d'écrire un best-seller au bout d'un long processus intérieur.

« J'avais besoin d'argent et j'ai décidé de sauter sans filet. Je suis allé voir Robert Laffont et je lui ai soumis un projet de roman populaire. J'avais besoin d'un à-valoir immédiat et devant ma détermination il s'est incliné en prenant un risque à son tour. J'étais décidé et j'ai écrit pendant plusieurs mois sans arrêt. C'était difficile mais je savais qu'on ne franchissait pas les étapes sans souffrance. J'ai finalement accouché d'un manuscrit avec le succès qu'on connaît ».

Le *Grec*, le premier roman de Pierre Rey, s'est vendu à plusieurs millions d'exemplaires. « Écrire des best-sellers est une chose qui ne va pas de soi. Ça prend du métier pour arriver à communiquer des sensations et des idées à travers l'écriture. Surtout lorsqu'on transcende les frontières des langues par les traductions. Il ne faut pas oublier que le succès, ce sont les lecteurs qui les font, pas l'auteur. On doit être capable de toucher intérieurement les gens. Devenir un professionnel de l'écriture n'est pas aussi facile qu'on le pense ».

Et Pierre Rey a du souffle, puisqu'il ne cesse de publier des best-sellers depuis : *La veuve*, *Out*, *Palm Beach* et *Sunset*, entre autres.

Mais un de ses grands succès échappe au genre best-seller typique. Il s'agit d'*Une saison chez Lacan* (Robert Laffont) où il décrit ses an-

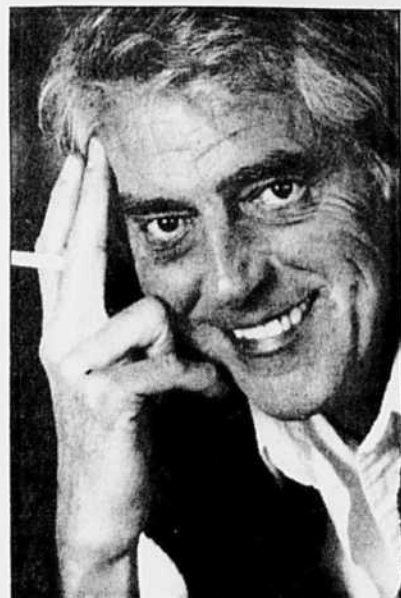


PHOTO ED. ROBERT LAFFONT

Pierre Rey

nées folles suivies de ses dix ans d'analyse avec le grand psychanalyste freudien. Sans faire partie d'aucune des grandes écoles, Pierre Rey dévoile la pratique de l'analyse mieux que certains spécialistes. Autodidacte, aidé grandement par Lacan, l'auteur comprend et explique bien les tenants et aboutissants du « traitement ».

« J'étais en analyse parce que je ne savais pas nommer mon désir. Lacan avait une aura extraordinaire qui fascinait. J'aurais tout fait pour lui. Il y avait une grâce et une gentillesse chez lui qu'on a souvent ignorées. Nos rencontres ont vraiment débouché sur une éthique saine de la vie. Il s'intéressait réellement aux autres ».

Mais comment met-on un terme à une décennie de telles rencontres, trois fois par semaine en moyenne ? « Ce fut une décision brusque, qui s'imposait d'elle-même. Lacan a paru surpris, mais cela allait de soi. Sûrement que j'avais appris à nommer mon désir ».

« Car le sujet désirant est par sa structure même en état de manque, explique l'auteur. Ce manque est inscrit en nous toujours par le langage qui est équivoque, un même mot signifiant plusieurs choses. Le désir est à cet égard impossible à satisfaire. Les besoins ont une limite, mais les désirs sont illimités ».

Et justement pour illustrer cette quête du désir, Pierre Rey vient de composer un conte de fée pour adultes : *Bleu Ritz* chez Robert Laffont. « C'est une *love story* qui met en scène notre problème d'identité car on veut toujours s'approprier la vie des autres. J'ai imaginé à partir de cela une histoire d'amour la plus simple possible, entre un homme d'âge mûr et une femme de 19 ans, qui est en même temps la plus universelle. Les deux personnages se poursuivent sans cesse et se disent oui et non ».

Pierre Rey, on l'a deviné, adore les femmes. « Les seules êtres humains qui ont des couilles. Quand il s'agit de trancher, de mettre un terme à une relation, elles y vont carrément, sans culpabilité ».

ANDRÉE FERRETTI

Pour un octobre de lumière

Jean Royer

« C'EST en écrivant que je découvre le sens profond de tous mes engagements », me lance Andrée Ferretti. La passionaria de l'indépendance du Québec a fait le saut en littérature. Après *Renaissance en Paganie*, en 1987, un roman remarqué, voici *La Vie partisane* (l'Hexagone), un recueil de récits relatant des destins de femmes libres.

Au milieu d'elles, Andrée Ferretti défend sa vie partisane. Elle y raconte son « Octobre de lumière », témoignage inoubliable de l'humiliation de 1970, où elle connut la prison avec 500 autres militants et intellectuels québécois, « ce qui n'est pas un accident dans notre Histoire, dit-elle : à chaque fois que notre peuple a eu un mouvement d'une certaine force et cohésion, ils ont envoyé l'armée pour nous écraser ».

Figure de la liberté, Ferretti a voulu nous faire connaître l'audace d'Aurore-Mélanie Panet et la vengeance de Catherine en 1838, deux allégories du Québec contemporain, menant aussi sa réflexion jusqu'à l'attente de Sarah, mère du philosophe Spinoza, et la sérénité de Maria, dans sa prison latino-américaine. Ces méditations sur la liberté nous donnent autant d'autoportraits de celle qui a déjà été désignée par la Société Saint-Jean-Baptiste comme une Patriote exemplaire.

Mais *La Vie partisane* est un véritable livre d'écrivain. La fiction porte le rêve québécois dans une écriture émue et précise. Le style de Ferretti s'anime de sensualité et d'enthousiasme du côté de la vie.

« J'ai découvert en vieillissant que la vie prend parti et se montre profondément injuste. On ne viendra jamais à bout de toutes les inégalités qui affligent les humains. C'est pourquoi il faut justement lutter pour créer des sociétés où il y ait un maximum d'équité. Je m'aperçois qu'instinctivement j'ai toujours milité contre les inégalités ».

« Le personnage de Maria, dans le dernier récit du livre qui est aussi le premier que j'ai écrit, est celui qui reste le plus près de ce que je suis. Je veux dire que la vie est passionnante. J'ai toujours conclu à des absolus, j'étais prête à mourir pour ceci ou

cela. Mais aujourd'hui, quand je prends un papier et un crayon et que je laisse monter en moi ce qu'il y a de vie, je m'aperçois que, même avec la conscience que je vais mourir un jour, je reste enthousiaste, je reste en vie. La vie vaut la peine qu'on se batte pour elle. Mais au jour le jour, sans vouloir tout changer d'un coup ».

Philosophe et essayiste, Andrée Ferretti a collaboré à plusieurs revues et enseigné à l'École Nationale de théâtre, avant de se décider à écrire. Son roman, *Renaissance en Paganie*, met en scène la philosophe Hypathie, martyr de la chrétienté, qu'elle met en relation avec un personnage québécois contemporain, Hubert Aquin. Dans son récit, l'écrivain s'en prend aussi à cette idée de la philosophie grecque et des religions judéo-chrétiennes, selon lesquelles il faut séparer l'esprit du corps.

Il est remarquable en effet de découvrir des personnages en osmose avec la nature, dans *La Vie partisane*. Sarah, enceinte du futur philosophe Spinoza, avoue (page 75) : « Je n'atteins jamais le lieu de l'angoisse propice aux jeux de construction des idées ». Elle est en osmose avec le paysage et constate la « force irrésistible qui (la) confond avec ce qui (l') entoure ».

Ainsi Andrée Ferretti : « Je suis une sensuelle. J'ai ordinairement beaucoup de difficulté à prendre le recul nécessaire pour arriver à la pensée. Toute la beauté autour de moi m'envahit. J'ai une sensualité si puissante que c'est entravant parfois. Il est vrai que plusieurs de mes textes s'inaugurent par ma relation au paysage. Il faut que j'écrive la beauté du soleil qui se lève, sinon je ne peux pas aller plus loin. Souvent, le matin, une pulsion me pousse dehors et j'oublie d'écrire. Je m'en vais vivre le paysage, sentir l'air sur moi, les odeurs et tout, même le froid l'hiver. C'est un appel si puissant... Mais en écrivant j'exorcise cette beauté-là pour penser plus loin ».

Le grand thème qui relie tous les récits de *La Vie partisane*, c'est celui de la liberté. Liberté personnelle et collective, puisque l'une ne va pas sans l'autre pour Andrée Ferretti.

« Toutes les femmes de ces récits,



PHOTO JACQUES MÜNGER

Andrée Ferretti

dit l'auteur, ont une forte identité. Avoir conscience de sa propre identité, c'est la base de la liberté. Si tu es consciente de toi, tu n'as plus à penser à toi. Tu peux te détacher, devenir étrangère à ta personne pour accueillir l'autre, pour te donner au reste du monde ».

« Aurore-Mélanie Panet et Catherine ont l'attitude que les Québécois ont acquise récemment. En effet, depuis qu'on a gagné la bataille de l'identité, le regard que pose autrui sur nous ne nous atteint pas à tout coup. Les Québécois se dévalorisent moins. Il y a quelque temps encore, quand on nous accusait d'être raciste, nous rentrions dans notre trou en croyant que les autres disaient de nous. Aujourd'hui, on leur fait face. De même, ces femmes du XIXe siècle, conscientes de leur identité, ce sont des Québécoises libres. Je trouvais intéressant de les mettre en scène et d'en faire une allégorie du Québec d'aujourd'hui ».

Le récit le plus percutant de *La Vie partisane* reste certainement cet « Octobre de lumière », où Andrée Ferretti relate son expérience de la prison d'octobre 1970.

« J'ai mis vingt ans avant d'écrire ce témoignage et même de parler à qui que ce soit de cette expérience. Je l'ai vécue à deux niveaux. Dans ma chair comme l'humiliation même. En militante aussi qui a dé-

couvert le sens de la lutte pour la liberté.

« Quand tu milites pour toi-même et ton peuple, emportée dans le feu de l'action et par les idées qui soutiennent ton combat, tu peux oublier parfois les raisons concrètes et les personnes réelles pour qui tu te bats. En prison, je me suis retrouvée devant des matrones. Ce sont des femmes du peuple qui travaillent pour leur survie. Quand elles viennent te dire qu'elles espèrent que tu vas rester en prison longtemps encore, afin qu'elles puissent travailler, là tu comprends que tu te bats pour quelque chose et non pour la seule idéologie. Tu comprends qu'il existe des gens si peu libres que la répression contre d'autres femmes devient leur source de vie. J'ai compris en prison le sens concret de la liberté ».

« J'ai écrit ce récit en 1980. Chaque année à cette date, depuis 1970, j'y pense durant au moins une heure. Le 16 octobre 1989, je me promenais parmi la beauté du verger et je me demandais : est-ce qu'on va arriver à la faire, l'indépendance ? est-ce qu'on va toujours traîner ce poids ? Est-ce qu'on va arriver à se libérer assez pour avoir confiance en nous et pour assumer notre destin à nous tout seuls ? J'ai écrit ce texte comme un engagement à lutter sans fin pour un octobre de lumière ».

On croirait entendre la Maria du dernier récit du livre, la Maria devant son arbre, un magnifique pin rouge qui nourrit sa réflexion de prisonnière en Amérique latine. Ainsi doivent méditer toutes les révolutionnaires du monde, celles qui, comme Maria, cette soeur latino-américaine de la Québécoise Andrée Ferretti, peuvent encore s'émerveiller de « l'infiniment réel ».

« Savoir qu'il n'y a pas d'absolu, pense Maria, mais continuer à lutter sous le déferlement d'un désir immense et indomptable de perfection et rester tolérante. Savoir la vanité de l'aventure humaine, mais vouloir mieux que jamais changer la vie, en traquant le remédiable, plutôt l'inné qui l'indécible, le fugace et l'imprévu plutôt que l'impondérable, l'impensé plutôt que l'insaisissable et rester enthousiaste. Savoir qu'ensemble vont la joie et la peine, que toute beauté fait monter les larmes aux yeux et rester sereine ».

Micheline La France

Un roman à lectures multiples

Odile Tremblay

ELLE n'a, m'assure-t-elle, ni message à livrer ni mission à remplir. Sous sa plume, point de discours militants, mais une série de croquis illustrant facettes et profils de la nature humaine. Loin des courants littéraires du jour, Micheline La France s'affiche comme une conteuse d'histoires. De celles qui déboulent par : il était une fois.

Dans le petit monde des lettres québécoises, Micheline La France fait figure de franc-tireur. Depuis 1976, on l'a vue osciller et vaciller entre le roman, le reportage, la nouvelle, la poésie, la biographie, la scénarisation, refusant de se cantonner dans un genre, se posant ici pour réapparaître là, sans y voir ni contradictions ni difficultés. Et voici que cet automne, elle retrouve son chapeau de romancière avec *Le talent d'Achille*, une oeuvre toute en mystère et en demi-tons qui vient de paraître chez Boréal.

Elle a une masse de cheveux très noirs, un fin visage pointu et des lèvres minces qui lui confèrent un petit air tragique, sauf quand elle rit. Alors ses traits se détendent, s'illuminent, se mettent à pétiller. Entre deux huitres, dinant et devisant à mes côtés, l'écrivain parle d'abondance, d'elle et de son héros Achille, l'insaisissable personnage qui nous réunit aujourd'hui.

Le talent d'Achille est une cantate à trois voix, un de ces romans sans rien de linéaire qui réfracte des visions parallèles, comme un prisme. Achille Morel, le personnage central, ne prend corps qu'à travers les regards divergents de ses frères et soeurs. Tour à tour, entrent en scène Ariane : la muse, l'alter-ego, Hélène : la cadette admirative, Hippolyte : le rival, bourru et rancunier. Ici, nul suspense quant à l'issue des



PHOTO JACQUES GRENIER

Micheline LaFrance

événements : tout commence par les funérailles du héros, le suicide de 28 ans attaqué par un cancer. Mais qui est Achille ? Un imposteur ? Un surdoué ? Et quel témoin faut-il croire ? Dans le dédale des témoignages contradictoires ressuscite un tyran, un emmerdeur, mais aussi un artiste sur le point de se réaliser, un talent flottant, un visionnaire également.

« J'ai voulu laisser au lecteur le champ libre pour choisir, inventer le Achille qui lui convient, explique Micheline La France. Qu'est-ce au juste que la vérité ? Existe-t-il autre chose que des vérités relatives ? » C'est un roman impressionniste à lectures multiples, elle a pris quatre années à l'écrire, en autant de versions, habillant par couches successives l'ossature de l'intrigue. Ce qui donne à son livre une drôle de forme sphérique, très intéressante.

À l'origine du personnage d'Achille, il y a ce garçon rencontré sur un banc à la campagne, Micheline

entend encore sa voix métallique, revoit son visage diaphane sous le soleil. « On m'a dit qu'il était atteint d'un cancer en phase terminale, qu'on lui prêtait des talents multiples, qu'il avait manipulé son entourage toute sa vie. J'ai imaginé toute une dynamique familiale à partir de cette image-là. Une dynamique tout à fait plausible. Plusieurs lecteurs m'ont dit : « T'as décrit mon frère » ou « T'as raconté ma vie ». Dans une maison sur quatre, il y a un Achille qui exerce un ascendant sur tout le monde ».

La romancière n'a pas raconté sa propre famille pour autant, refusant d'intégrer sa vie à ses fictions « pour laisser la paix à mes proches », explique-t-elle. Ce qui n'empêche pas ses préoccupations de filtrer à travers sa prose : la mort, par exemple qu'elle cherche à dédramatiser, à démythifier « parce que chacun doit y passer, finalement ».

Micheline La France écrit depuis l'âge de huit ans. À 13 ans, elle rimait de brillants alexandrins « Pour quoi belle Martha, ces cruels entretiens ? », avant de dévier du côté du théâtre. Le métier d'historien la retint un long moment. À l'École nationale, elle était de la promotion des Pierre Curzi, Paule Baillargeon, etc. Son physique un peu maigrelet et ses cheveux noirs l'ont vouée longtemps aux rôles tragiques : Antigone d'Anouilh, notamment. En 73, fatiguée des planches, elle devient professeur

de français. Re-virage, trois ans plus tard, du côté de l'écriture cette fois, « ma vraie vocation », précise cette versatile.

Depuis, Micheline a tâté de la scénarisation, composant des textes tantôt dramatiques, tantôt humoristiques pour la radio, la télé (elle dirigeait entre autre à Radio-Québec les textes de la série *Voyons donc* sur les stéréotypes sexistes). En 1980, sa première vraie démarche d'écrivain est d'ordre biographique (une école de rigueur, précise-t-elle). Dans *La folie du théâtre*, elle raconte la vie de Denise Pelletier, tandis que la même année, sort son recueil de poésie *Le soleil des hommes*. En 85, le roman *Bleue*, qui lui avait valu deux ans plus tôt sur manuscrit le 3e prix Robert-Cliche, l'entraîne dans le champ de la fiction. Les critiques sont mitigées et le milieu littéraire ne sait trop quel accueil réserver à cette « débutante » de 40 ans. Cinq ans plus tard, son recueil de nouvelles *Le fil d'Ariane* emporte le morceau. On lui distribue éloges sur éloges. C'est parti.

Pour Micheline La France, le roman est à la nouvelle ce que la symphonie est à la fugue : une construction infiniment plus complexe, qui réclame souffle et patience. Mais elle travaille en ce moment l'un et l'autre, prépare un roman, des nouvelles. « Longtemps, j'ai eu peur de me définir comme écrivain. Maintenant, ça y est », constate-t-elle en souriant.

◆ La langue

chaleur, de l'humour et de l'ironie à l'occasion, dans cette oeuvre vive qui réussit fort bien, selon le difficile dessein de l'auteur, à traduire la couleur de l'époque. C'est un conteur extraordinaire, documenté, minutieux. Ses « héros », surtout MM. Bertrand et Cardinal, en ressortent grandeur nature, tels qu'ils étaient, avec leur hauts et leurs bas, leurs états d'âme, leur conception du Québec et leurs faiblesses. Non pas des robots mais des humains aux prises avec un drame, voire une tragédie, qui les accablait ou les dépassait. Qui les rend aussi sympathiques, même attachants, chacun à sa manière, pour des raisons différentes, avec leurs ambivalences et leurs ambiguïtés, à l'image de leur peuple, éternel et pathétique minoritaire.

Homme de convictions et de combat, Pierre Godin oeuvrait à ce quotidien depuis 1986 quand il a quitté LE DEVOIR, fin janvier 1989, à la suite d'un différend fondamental avec la direction du moment. En un sens, il est heureux qu'il en ait été ainsi : le confrère a pu compléter et publier son quatrième tome d'une chronique politique dont le prochain portera sur le premier gouvernement Bourassa, celui de 1970-76, de la loi 22 et des fameux tests linguistiques. Ce sera ensuite l'aventure pé-

quiste et la loi 101. Sur cette lancée remarquable, le journaliste-historien ne pourra s'arrêter, puisque la révolution tranquille reprend du souffle et de la vigueur, que la pause de 1980 semble sur le point de se terminer, que l'histoire continue...

On voudrait signaler des passages incisifs, éloquentes, des images saisissantes, des détails croustillants ou savoureux. Mais, comme dans un bon roman, on craint d'éventer la mèche. Il faut plutôt lire avec avidité, jusqu'au crescendo.

En attendant avec hâte le prochain épisode. En espérant presque que le confrère Godin, qui a fait le tour de plusieurs médias, ait un autre conflit avec un éventuel employeur, pour se consacrer à la suite de cette fresque politique fougueuse, vibrante, mordante, impressionnante.

LES MALADIES MENTALES COMPRENDRE C'EST FONDAMENTAL

Gouvernement du Québec
Ministère de la Santé
et des Services sociaux

LA FAMILLE EN MUTATION

LE MARIAGE EN QUESTION

Essai sociohistorique

Renée B.-Dandurand

« Son essai apporte des nuances importantes tant sur la perception sociale et les conditions de l'institution du mariage que sur le vécu des couples, et la rigueur documentaire dont il fait preuve lui donne une valeur pédagogique indiscutable. »

Jean-Didier DUFOUR, *Recherches sociologiques*

COUPLES ET PARENTS DES ANNÉES QUATRE-VINGT

sous la direction de Renée B.-Dandurand

« Cet ouvrage vient à point nous fournir des repères solides pour comprendre ce qui se passe autour de la famille, au Québec et ailleurs. »

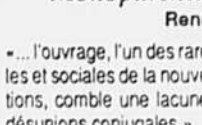
Agnès PITROU, *Relations*

DES MÈRES SANS ALLIANCE

Monoparentalité et désunions conjugales

Renée B.-Dandurand et Lise Saint-Jean

« ... l'ouvrage, l'un des rares qui interrogent les conditions individuelles et sociales de la nouvelle monoparentalité et de ses transformations, comble une lacune grave dans nos connaissances sur les désunions conjugales. »

Francine DESCARRIES, *Recherches féministes*

FAMILLES D'AUJOURD'HUI

sous la direction de Denise Lemieux

La diversité des modèles familiaux est une réalité de nos modes de vie contemporains. Des chercheurs et des intervenants examinent les changements survenus dans les structures et les comportements familiaux en les situant dans l'ensemble du devenir social. Des analyses mettent en lumière l'ambivalence des pouvoirs publics vis-à-vis la famille et révèlent l'apparition de nouveaux clivages sociaux. Les transformations de la vie familiale induisent une mutation des conditions sociales. Dépouillée des représentations mythiques du passé, la famille d'aujourd'hui s'invente au quotidien, pour le meilleur et pour le pire.



297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

297 pages • 22\$

Le plaisir des Livres

Peut-on rire de tout ?

BANDES DESSINÉES

NICOTINE GOUDRON
Yann et Bodart,
Éditions l'Echo des Savanes/
Albin Michel, Paris.

LES ROIS DU SCOOP
Kafka,
Éditions Albin Michel, Paris.

Pierre Lefebvre

PEUT-ON rire de tout, et plus particulièrement du sida ? Assurément selon Yann, l'icône de la bande dessinée française (soudainement des vitrioliques « haut de pages », qui lui valurent l'honneur d'être congédiés du beau journal de Spirou). À l'aide de Bodart, il nous raconte dans *Nicotine Goudron* les mésaventures et mauvais coups d'un trio de copains éboueurs, séropositifs de surcroît.

Tous plus affreux les uns que les autres, Nicotine, le gros Léon et Boula ont pourtant bon cœur (et bon moral) et s'entraident à qui mieux mieux à traverser les vicissitudes de leur état.

Rien ne nous est épargné, du ténancier de bistrot appelant Rock Hudson tous les homosexuels qu'il

remarque dans son établissement, au film publicitaire sur les condoms mettant en vedette les *Schtroumpfs* (vous avez déjà remarqué comme leur petit bonnet ressemble étrangement à un préservatif ?) en passant par les scènes à la Woody Allen, fort réussies d'ailleurs, de la vie quotidienne des spermatozoïdes du gros Léon, tiraillés entre leur envie de rencontrer, enfin, l'ovule soeur et leur sens moral leur interdisant de propager le terrible virus.

Frôlant de justesse le mauvais goût, Yann ne s'y retrouve pourtant jamais de plain-pied, demeurant ainsi avec ce sujet tout de même délicat, plus près d'un Reiser (*Gros Déguillage, Vive les Femmes*). Le dessin de Bodart, s'inscrivant dans le renouveau de ce qu'on appelle désormais l'école de Bruxelles (Franquin, Tillieux, Peyo, Will et cie), adoucit énormément le ton acide de Yann dont l'humour noir et grinçant semble à toutes épreuves et jamais à court de tabous.

Les Rois du Scoop, comme le laisse présager son titre, a pour cadre le milieu du journalisme. Il ne s'agit heureusement pas d'un autre de ces innombrables albums de bande dessinée ayant pour héros d'intrépides reporters sans peur et sans reproche, bien au contraire. Ce recueil de bandes humoristiques d'une page nous relate les faits et gestes de l'équipe rédactionnelle

d'un magazine d'information parisien. Nous y voyons donc évoluer collaborateurs, secrétaires, rédacteur en chef, maquettistes, photographes et journalistes à travers les affres de la production à la petite semaine.

Le regard de Kafka (rien à voir avec l'autre) sur ce petit milieu n'est pas sans rappeler celui que porte Claire Brétécher sur les intellectuels français. On y sent le même ton mordant, la même attitude moqueuse face au chauvinisme et à la prétention, la même aptitude à dénicher le détail révélateur. *Les Rois du Scoop* ne sont pas pour autant des *Frustrés* nouvelle version. Car si Brétécher se cantonne, ou se spécialise plutôt dans une critique ou une parodie purement « sociale », Kafka déborde très souvent de ce cadre, qui n'est en fait pour lui qu'une toile de fond, pour débouler du côté de l'absurde. (« Mes amis, pour le prochain numéro, je vous propose un dossier sensas : pour ou contre le port du bavoir au-delà de 18 mois. Et je veux du corrosif ! Je veux de la haine ! ») De plus, son dessin quelque peu schématique, tout en angles, comme si Kafka avait horreur des courbes, est empreint d'une grande nervosité qui rajoute une certaine tension, autant à la violence du propos qu'à l'atmosphère survoltée qui règne dans cette salle de rédaction.

Kafka, tout comme Yann, est un lecteur de bande dessinée. Bien que



les références à ce niveau soient moins explicites chez lui que chez ce dernier (Kafka ne met pas en scène, par exemple, des personnages provenant d'autres séries), on sent très bien sa culture, en ce domaine, sourdre de ses bandes.

C'est parfois un clin d'oeil au détour d'une case (l'équipe rédactionnelle surexcitée par l'annonce du prochain thème de la revue s'écrit

« vive Abraracourcix notre chef ») ou des parodies des jeux qu'on retrouve de tout temps dans les revues pour enfants (« ami lecteur, pourras-tu retrouver les ciseaux de nos amis maquettistes dans tout ce bordel ? ») ou encore des énigmes policières sur le modèle de *Ludovic*, que les anciens lecteurs de *Pif Gadget* connaissent sûrement.

Bien qu'assez différents l'un de

l'autre, ces deux albums sont assez représentatifs de ces nouveaux auteurs de BD qui ont grandi avec elle. À l'instar, par exemple, des cinéastes américains de l'écurie Spielberg, qui ont été nourris à la télévision et au cinéma, ils possèdent cette sensibilité, teintée de nostalgie, typiques de ces créateurs qui furent gavés, dès leur enfance, de leur médium d'expression.

LITTÉRATURE JEUNESSE

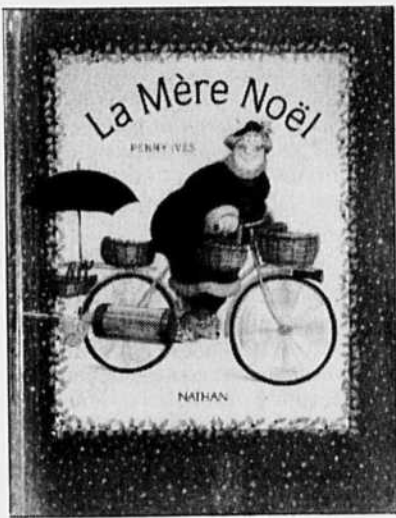
Dominique Demers

À L'ÈRE des Noël en chrome, en peluche et en plastique selon l'Évangile des jeux Nintendo, des tortues Ninja et des poupées qui parlent, pleurent, toussent et font pipi, la nostalgie est de mise. Mitrillée par la publicité et perdue parmi les Père Noël à la douzaine, la fête perd sa magie.

Heureusement, il y a les livres. Entre les belles couvertures couleurs glacées, le Père Noël n'a pas encore changé d'adresse.

Les plus belles images sur ce thème sont signées Eve Tharlet cette année. *Le Noël de Léon* raconte avec beaucoup d'humour et de fantaisie la course folle de Léon, fabricant de jouets pour le Père Noël, en panne de matériaux et de temps. Le récit est tout simple mais les enfants pleurent de rire quand Léon, à court de moustaches et de boutons, fait une razzia au village. L'effronté coupe la moustache du gendarme et arrache des boutons aux passants. Comme dans plusieurs récits de Père Noël, le héros est récompensé par la permission d'accompagner le gros bonhomme rouge dans sa célèbre tournée. Eve Tharlet a peint de délicieux tableaux parfumés de tendresse et farcis de détails très séduisants pour les enfants.

Autre belle surprise : une Québécoise, Linda Brousseau, a inventé une fille au Père Noël. L'idée est gé-



niale et joliment mise en récit dans *Le Père de Noël*. Noëlle déteste les 24 et 25 décembre. « Ce n'est pas des cadeaux que je veux ! C'est mon père ! Le mien, il est à tout le monde ! Jamais pour moi toute seule ! » gémit-elle. Noëlle écrit une lettre à son père et, la nuit de Noël, Lotilo le lutin vient la réveiller. Le Père Noël l'attend en Russie et l'invite désormais à distribuer les cadeaux avec lui. Derrière l'histoire amusante, se dessine le portrait d'un enfant unique de famille monoparentale qui ne veut pas une poupée mais une présence pour Noël.

Et, si le Père Noël était marié ? C'est ce qu'a décidé Penny Ives avec *La Mère Noël*. Et, c'est fort commode, car le Père Noël a attrapé la varicelle. Son épouse prend donc la relève et livre joyeusement toute la marchandise, parcourant le ciel à

cheval sur un vélo moteur bricolé avec un vieil aspirateur. À son retour, le Père Noël lui prépare un bon bain chaud et un repas exquis. La lecture féministe du folklore égaie le récit et les personnages sont aussi attachants que convaincants.

Récit de Noël est tiré de l'Évangile de Luc et commence par l'édit de l'empereur Auguste, ordonnant de recenser toute la terre. C'est fou ce que ce récit est sobre et évocateur. Eleonore Schmidt y a ajouté de magnifiques images. Marie est belle et sensuelle avec son ventre rond comme un melon et ses yeux brillent d'une lumière qui donne envie de s'y perdre. L'illustratrice rend bien la spiritualité du texte en travaillant au crayon avec des traits délicats. L'ocre côtoie l'or et le bleu et les tableaux d'ensemble alternent avec de gros plans sur les principaux personnages.

La thématique de Noël se prête bien à la conception de livres extraordinaires, ces plus-que-livres qui bougent, parlent, s'illuminent ou

jouent de la musique. *Merveilleux Noël* est le plus étonnant. L'histoire commence avec l'annonce à Marie et se ferme sur les trois Mages. À chaque épisode correspond un tableau sur fond d'or dans la tradition des peintres de la Renaissance italienne. En plus, quatre pochettes collées à des pages cachent des personnages en trois dimensions à suspendre : la Vierge, l'Ange, les Mages et Jésus en crèche. Un livre-décoration, un peu gadget mais très bien fait.

Chansons de Noël propose, en plus des paroles de *Douce Nuit, Mon beau sapin*, etc., des images qui bougent et se métamorphosent. Chaque médaillon en dissimule un autre : il suffit de tirer lentement le ruban accroché à l'illustration pour déclencher un joli fond enchaîné. Les adultes apprécient généralement ces livres autant que les enfants. *Vive le vent* risque aussi de plaire aux petits comme aux grands enfants. Le livre est musical et lumineux. Il suffit de tirer sur une languette pour entendre la musique de *Vive le vent* et allumer l'étoile au sommet du sapin sur la dernière

page. Le texte est strictement décoratif et les images simplement jolies.

Enfin, Noël n'est pas Noël si on ne consacre pas, au moins quelques heures, à découper des étoiles et préparer un ou deux personnages en pâte à sel. Pour ceux qui sont à court d'idées, *Bricolages de Noël* suggère des cadeaux à fabriquer, des cartes à dessiner, des crèches à bricoler, des décorations à inventer... Toutes les propositions sont bien expliquées et abondamment illustrées.

Le Noël de Léon, de Eve Tharlet, éditions Ouest-France, 1990

Le Père de Noël, de Linda Brousseau, illustré par Anne Villeneuve, éditions Pierre Tisseyre, 1990

La Mère Noël de Penny Ives, éditions Nathan, 1990

Récit de Noël, illustré par Eleonore Schmidt, éditions Nord-Sud, 1990

Merveilleux Noël, de David A. Carter, illustré par Joyce Patti, éditions Rouge et Or, 1990

Vive le vent, de Jon Z. Haber, illustré par Carolyn Ewing, éditions Nathan, 1990

Chansons de Noël, de Sadie Fields, illustré par Peter Bowman, éditions Nathan, 1990

Bricolages de Noël, de Gertrud Teusen et Cornelia Netolitzky, éditions Casterman, 1990

Du père Noël à la mère Noël

UN LIVRE À DÉCOUVRIR...

Pour ceux qui veulent comprendre la philosophie des peuples autochtones, sous-jacente à leurs revendication, à Oka ou ailleurs



Georges E. SIOUI
Pour une autohistoire amérindienne
Essais sur les fondements d'une morale sociale

Préface de Bruce G. Trigger

Pour la première fois, un Amérindien esquisse les règles qui devraient s'appliquer à l'étude de l'histoire des autochtones. L'auteur nous emmène dans le vif de l'histoire telle que l'ont perçue et, en réalité, subie les Amérindiens. Il nous montre pourquoi l'histoire conventionnelle doit, et comment elle peut transformer son discours sur les Amérindiens.

180 pages, 19 \$.

BON DE COMMANDE

exemplaire(s) :

POUR UNE AUTOHISTOIRE AMÉRINDIENNE à 19 \$ chacun.

Date _____
☐ Paiement ci-joint (chèque ou mandat) _____ \$
☐ MASTER CARD n° _____
☐ VISA n° _____
Date d'expiration de ma carte de crédit _____
Tél. : _____
Signature : _____
Nom (en majuscules) : _____
Adresse : _____

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Cité universitaire Sainte-Foy G1K 7P4 ☎ 418 656 5106 téléc. 418 656 3476

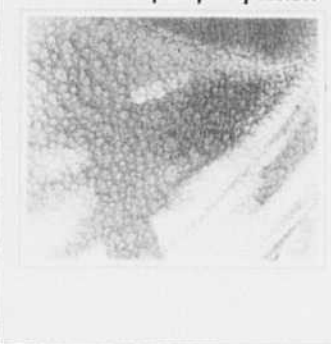
estuaire

C.P. 337, succ outremont
Montréal H2V 4N1

estuaire

septembre 1990 (le premier de chaque 31)

le plus près possible



Des poèmes de
FRANÇOIS CHARRON
LOUISE DESJARDINS
ANNIE MOLIN VASSEUR
PIERRE MONETTE
ANDRÉ ROY

Abonnement pour quatre (4) numéros
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ □
Abonnement régulier 20 \$ □
Abonnement pour institutions 30 \$ □
Abonnement à l'étranger 35 \$ □
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$ □
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$ □
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$ □

Nom : _____
Adresse : _____
Code : _____
Veuillez m'abonner à partir du numéro : _____

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue estuaire

• **Nature du prix**
Le/la lauréat/e reçoit une bourse de 2000\$ des Terrasses Saint-Sulpice.

• **Origine**
Ce prix a été créé pour stimuler l'écriture poétique. Il soulignera dès la fin de janvier 1991 une oeuvre qui aura proposé en 1990 une approche différente de la poésie tant au niveau thématique qu'au niveau formel. Ce prix sera remis à la fin de janvier de chaque année.

• **Règlements**
Le/la candidate doit:
1) être de citoyenneté canadienne;
2) soumettre ou faire soumettre par son éditeur son recueil de poésie en trois exemplaires à l'adresse d'estuaire;
3) avoir publié ce recueil de poésie de langue française dans les douze mois précédant le 30 novembre 1990.

• Les exemplaires doivent être mis à la poste au plus tard le 8 décembre, le cachet en faisant foi;

• **Jury**
Le jury est formé par les membres du comité de rédaction de la revue *estuaire*. Un observateur désigné par l'UNEQ et un témoin délégué par les Terrasses Saint-Sulpice assistent aux délibérations.



Université de Montréal

Rien de tel que CAFÉ

Le cours autodidactique de français écrit par correspondance qui a permis à des centaines de milliers de personnes d'écrire sans faute...

Date limite d'inscription: le 15 janvier 1991

Frais d'inscription: 45,50\$ (payable sur réception de la facture seulement)

Renseignements: (514) 343-7393

Veuillez m'envoyer votre dépliant

Nom/prénom : _____
Adresse : _____
Ville : _____ Code postal : _____

café

Retourner ce coupon à:
CAFÉ
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale A
Montréal (Québec)
H3C 3J7

(0194)

VIEILLIR ET MOURIR

à la recherche de significations

No 23 - 188 pages, 14,00 \$

En vente chez votre libraire

EDITIONS SAINT-MARTIN

RIAC

Revue internationale d'action communautaire

École de Service Social
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. A
Montréal, Québec H3C 3J7 - (514) 343-7222

MÉDECINES DOUCES

quêtes, trajectoires, contrôles

No 24 - 144 pages, 14,00 \$

médecines douces
quêtes, trajectoires, contrôles



Vulgariser l'environnement

Louis-Gilles Francoeur

LES PRESSES de l'Université d'Ottawa ont lancé, il y a quelque temps, sur le marché francophone, une version française de *Planet under stress* sous le titre fort juste de *La terre en péril*.

Voilà un ouvrage de vulgarisation qui apportera des données d'une précision remarquable — et vérifiée — aux spécialistes et qui, en même temps, pourra initier efficacement tout néophyte, jeunes ou moins jeunes. Et qui pourra tout aussi bien servir de matériel pédagogique à des étudiants ou des enseignants sans les enliser dans la terminologie assassine des chercheurs de pointe.

Ce livre fait le point sur les grands dossiers environnementaux qui menacent la biosphère et qui ont amené la commission mondiale de l'Environnement (ONU), présidée par la première ministre de Norvège, Mme Gro Harlem Brundtland, à exiger un changement de cap planétaire au risque de compromettre la survie des Humains et de la biosphère essentielle à leur épanouissement.

Mais *La terre en péril* ne fait pas le point en terme socio-politique. C'est d'abord une description scientifique des phénomènes eux-mêmes, des grands mécanismes régulateurs de la température et de la qualité des éléments fondamentaux dont dépend la vie et la survie des espèces vivantes.

On y refait en quelque sorte l'histoire de la Terre pour mieux comprendre l'ampleur des dérèglements que l'activité humaine induit depuis un siècle et demi, comme si on avait poussé au fond par inadvertance certaines des manettes qui commandent les régulateurs de la vie que



sont l'eau, l'air et le sol ainsi que leur dynamique complexe.

Sujet aride par excellence que l'on présente ici à travers l'analyse des méga-problèmes qui confrontent la planète comme la pollution des mers, de l'atmosphère et des sols, l'érosion de pays et l'assèchement de continents entiers.

Si le réveil des Humains est brutal sur ces questions et que l'imminence du danger impose déjà des stratégies planétaires, les premières depuis l'apparition de la vie sur terre il y a 3,6 milliards d'années, il y a des créneaux d'intervention possible. Même si, comme dans le cas de l'effet de serre, les résultats des premiers coups de barre vont se faire avec des décalages qui se calculent en générations!

Ce livre n'est pas banal même si, traduction oblige, il nous arrive avec le traditionnel retard sur l'original

publié en anglais. Mais cette traduction est exceptionnellement bien faite et l'ouvrage demeure une des meilleures vulgarisations accessibles sur ces sujets.

Le livre a pour auteur officiel la très sérieuse Société royale du Canada. Plusieurs y verront le sceau de qualité d'un soporifique sans effet secondaire pour longues lectures de chevet. Erreur!

Peu d'auteurs auraient pu réunir une documentation qui nécessite un faisceau international de contacts pour livrer une documentation de pointe même dans un ouvrage conçu pour des néophytes et comme outil pédagogique.

Les deux scientifiques qui ont réuni les pièces de ce puzzle, C. Muirgill et D. J. McLaren, ont réussi le pari de créer un portrait d'ensemble clair, facilement accessible et finalement optimiste malgré la sévérité du verdict global.

Tous les chapitres de cet ouvrage ont été vérifiés par les meilleurs experts sur la question. Il en résulte un livre intelligent, aussi efficace par la langue que par les schémas et illustrations sur lesquels le propos s'appuie.

Voilà un cadeau qu'apprécieront sans l'ombre d'un doute tous les jeunes passionnés de l'écologie. Mais l'inverse est aussi vrai. Ce pourrait être un excellent cadeau offert à ces parents que la nouvelle culture environnementale pourrait « contaminer » un peu en raison du rôle qu'ils jouent dans l'économie ou la société. Et parfois... sur le dos de l'environnement! Après tout, n'est-ce pas la responsabilité traditionnelle des enfants que d'éduquer leurs parents aux réalités qu'ils n'ont pu découvrir en raison de leurs nombreuses occupations...

Des cartes de stress...

Louis-Gilles Francoeur

LE REGROUPEMENT pour un Québec vert (RQV) vient de publier à son compte — et grâce à 35 000\$ de subventions du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Technologie — six cartes de « stress environnemental » d'un intérêt inversement proportionnel aux moyens de distribution de leurs auteurs... puisque totalement introuvables en librairie!

Voilà, en réalité, une histoire assez peu banale dans le domaine de l'édition puisque les auteurs ont voulu fournir en un seul coup d'oeil une vision d'ensemble des problèmes et des défis environnementaux du Québec. Ou, si l'on veut, ils ont voulu résumer en quelques dessins les millions de mots de centaines d'études, d'analyses et de rapports privés et gouvernementaux.

Que sont exactement ces cartes de « stress », dont on a tiré seulement 300 exemplaires chacune et qui pourraient bien devoir être rééditées plus rapidement que prévu en raison de l'intérêt qu'elles suscitent... partout sauf au ministère de l'Environnement?

Le projet a été lancé en 1986 lors du centenaire de Parcs Canada alors qu'il fut décidé de procéder à un bilan environnemental de chaque province. Au Québec, les professeurs de géographie Jean Désy et Jules Dufour, de l'Université du Québec à Chicoutimi, ont eu l'idée de rassembler ces informations sur des cartes en associant à ce travail de bénévoles les étudiants de maîtrise de leur département. Subventions à l'appui, le dossier a démarré et les six premières cartes paraissaient dès 1987.

Avec des moyens « aussi mitai-



nes », convient à la blague un des promoteurs du projet, Gerald l'Italien du RQV, la distribution et la publicité ont été bricolées sur le coin d'un bureau. On visait d'abord un public averti de planificateurs dans les MRC, les firmes d'ingénierie, de fonctionnaires, etc. Certaines cartes, comme celle de la Saguenay, ont été rapidement épuisées et le paquet sur la Mauricie va subir bientôt le même sort. Le problème, c'est que les écologistes, les touristes, voire de simple curieux découvrent la chose...

Les six nouvelles cartes couvrent les régions des Îles-de-la-Madeleine, de la Gaspésie, de l'Abitibi, de l'Outaouais, de l'Estrie et de la Manicouagan. Les six premières visaient Québec, Charlevoix, Mauricie-Bois-Francs, Saguenay-Lac Saint-Jean, Beauce et Bas Saint-Laurent.

Les cartes sont publiées à une échelle de 1-250 000 ou de quatre milles au pouce. Elles décrivent avec des symboles les problèmes environ-

nementaux — les « stress » — de chaque région comme les coupes à blanc, les rivières polluées par le flottage du bois, les zones industrielles majeures, les exploitations minières importantes, les dépotoirs industriels, les sites contaminés ou d'enfouissement sanitaire. À ces stress s'ajoutent les grands ouvrages comme les barrages, les digues, les centrales hydro-électriques et les lignes à haute tension. On y indique aussi les mesures de protection telles que les réserves écologiques, les réserves fauniques ou les parcs.

En compilant d'autres études, on a aussi pu illustrer les zones sensibles qui mériteraient une protection certaine, comme les milieux humides, les refuges d'oiseaux migrateurs, les ravages, les sites archéologiques, les frayères, les circuits de canot-camping, etc.

Ces cartes pourraient s'avérer plus précises et indiquer, par exemple, au verso la localisation exacte des sites et les raisons qui ont justifié leur choix, question d'aider à leur repérage sur le terrain. On pourrait aussi les présenter en coffrets ou en forme d'atlas pour faciliter leur transport. Mais ces faiblesses ne peuvent faire oublier que voilà un travail de pionnier qui fournit pour un prix fort modique un outil de travail pédagogique et un instrument d'analyse et de référence d'un grand intérêt.

Dans l'attente d'un éditeur qui penserait à sortir le premier atlas environnemental du Québec, avec distributeur et agent de promotion à la clef, on peut se procurer ces cartes au prix de 5\$ chacune en écrivant au Regroupement pour un Québec vert, 7 rue Saint-Vallier est, Québec, G1K 3N6.

Réplique

Le vrai Cassé vs le faux Renaud

Alain Horic

L'AUTEUR de l'article « Le faux Cassé », paru dans LE DEVOIR du 10 novembre, distord les faits, travestit la vérité et forge une réalité fictive. La charge de Jacques Renaud est un constat d'échec devant l'oeuvre qui lui échappe.

Retournons en 1985 où la narration du chapitre commence.

Nous convenons de rééditer *Le Cassé* dans la collection Typo, qui nécessite un nouveau manuscrit ou un exemplaire de l'ancienne édition revue et corrigée par l'auteur.

Un nouveau contrat est rédigé le 11 décembre 1985 par lequel l'auteur accorde à l'éditeur les droits exclusifs d'imprimer, publier, reproduire et vendre, sous forme de livre, un ouvrage intitulé *Le Cassé*, avec l'annexe et autres annexes au contrat rédigées par l'auteur. Le tout fut signé le 1er mai 1986. L'auteur cachait subtilement un coup en réserve dans son jeu : amendement à la clause 4.3. Si un an après la signature du présent contrat, l'ouvrage *Le Cassé* n'a pas été publié par l'éditeur dans la collection Typo, l'auteur recouvrera la totalité de ses droits sur l'ouvrage. L'annexe au contrat précise qu'il porte sur « la publication de l'ouvrage *Le Cassé* dans la collection Typo des éditions de l'Hexagone et dans nulle autre ».

1986. L'auteur présente un projet d'un recueil de nouvelles pour une

bourse de création. Il demande à l'éditeur une lettre de recommandations. Il écrit qu'il « achève présentement une suite au Cassé qui sera publiée lors de la réédition prochaine du Cassé dans la collection Typo. » Il se propose de consacrer 12 mois à la rédaction de ces nouvelles.

1987. Il présente à nouveau le même projet d'un recueil de nouvelles et il écrit qu'il « a récemment terminé une suite au Cassé, intitulée *Son jumeau d'hiver* qui sera publiée à l'Hexagone avant la réédition du Cassé dans la collection Typo ».

1988. L'auteur remet à l'éditeur le manuscrit de nouvelles sur lequel il effectue un travail d'édition et le remet à l'auteur pour sa finalisation. L'éditeur apprend par les médias qu'il sera publié par Guérin, éditeur.

1988. L'auteur me remet le manuscrit de la suite du Cassé, sous le titre *Son jumeau d'hiver*. Je lui transmets mes commentaires. Nous convenons de publier *Son jumeau d'hiver* sous le titre *Le Cassé II*, en édition courante, après la réédition du Cassé dans Typo, que l'auteur tarde à me remettre en vertu du contrat qui nous liait.

Enfin, le 23 mars 1989, je reçois le manuscrit du Cassé, dactylographié par l'auteur, soit 35 mois après la signature du contrat. Je me suis empressé de l'achever à la production. Le manuscrit révisé, y incluant la postface, fut remis à l'auteur le 5 juin 1989. J'ai eu l'intuition de faire une photocopie du manuscrit car je

n'ai plus revu la copie révisée remise à l'auteur.

Le 20 juin 1989, l'auteur me présente un document à signer, une renonciation par l'éditeur des droits détenus sur *Le Cassé* et autres nouvelles et sur les éditions antérieures. J'avais deviné que, s'il arrivait à ravir les droits sur l'ancien Cassé, nous assisterions à son enterrement. Je vis dans sa démarche une tentative de meurtre symbolique du Cassé. J'écris sur le document que cette rétrocession découle du nouveau contrat sur *Le Cassé* en préparation, pour parution à l'automne 1989. Nous paraphons l'ajout et signons.

J'entretiens l'auteur sur le contenu de la postface de 60 pages qui, avec des éléments pertinents reliés au Cassé, incluent des passages douteux. Je lui suggère d'atténuer et de supprimer de nombreux passages de mauvais goût où il est question de censure, de complots et de conspirations où son éditeur même pourrait tremper. Cette postface devait servir de tribune politique comme si *Le Cassé*, 25 ans après sa mise au monde, devait véhiculer les idées actuelles de son auteur. Le contrat accordait à l'auteur le droit de préfacier son ouvrage, ce qu'il ne fit pas en dépit de mes demandes. L'éditeur n'avait aucune obligation contractuelle d'inclure la postface. Lors d'une discussion téléphonique, je dis à l'auteur d'écrire un pamphlet. Il ne fut plus question de postface.

La rétrospective poétique de Jac-

ques Renaud *Les cycles du Scorpion* était en production et accusait du retard, une entreprise exigeant temps et argent. Il faut préciser que l'auteur, par son ingérence, retardait d'autant son aboutissement. Il tenait à la publication de sa rétrospective. La fréquence de ses interventions culminait jusqu'à la sortie de la rétro en septembre 1989. Il n'attendait que cela pour jouer son coup.

La sortie de *Les cycles du Scorpion*, en septembre, allait lever le dernier voile sur sa mauvaise foi. Dans sa lettre du 16 octobre 1989, l'auteur avise qu'il vient de « réaliser » que le contrat du 1er mai 1986, « pour la publication de l'édition originale du Cassé dans Typo, est échu depuis le 1er mai 1987 », vu que « l'ouvrage n'a pas encore été publié ». L'éditeur est surpris par la simulation du jeu de l'auteur qui, depuis la signature du contrat, est la seule partie en défaut. L'amendement à la clause 4.3 est sans effet puisque la clause 3.1 a préséance et qu'elle suspend la clause 4.3 tant que l'auteur n'a pas remis à l'éditeur un manuscrit définitif et complet dactylographié, revu et mis au point. C'est que l'auteur a fait avec trois ans de retard et, par sa sortie publique, dénonce son propre geste de mars 1989, alléguant que le contrat ne portait pas sur une « nouvelle version » du Cassé. On n'est pas à une contradiction près. Cette fumisterie de Jacques Renaud réduit la portée du contrat à une simple réimpression qui ne nécessite pas de nouveaux contrats. Or, celui-ci exige une préface et l'appareil bio-bibliographique et critique. Il s'agit en l'occurrence d'une nouvelle édition selon les exigences de la collection Typo.

Le 25 octobre 1989, j'ai fait parvenir à l'auteur une mise au point démontrant sa tentative de fraude. Sa réponse était les griefs à l'égard de tous les éditeurs du Cassé qui lui ont subtilisé l'oeuvre, les tirages et les redevances. Je réponds que sa lettre témoigne d'une grande confusion et qu'il fait montre d'obstruction en retenant illégalement le manuscrit révisé. Je le prévins qu'après le 20 novembre, j'achèverai le double du manuscrit à la composition, le contrat m'autorisant à procéder en dépit de son refus de collaborer.

J. Renaud a eu recours à l'intervention légale à partir de novembre, une simple lettre « menaçant » l'éditeur de procédures judiciaires, suivie, en décembre, par celle de l'auteur qui déplace le propos sur la supposée extrapolation des ventes et des droits « impayés » de l'ordre de 36 989 \$. Chèques à l'appui, Jacques

Renaud a reçu ses droits, y compris ceux des ventes au 30 juin 1990, qu'il a pris soin d'encaisser avant de descendre sur la place publique. De plus, il avait mandaté, le 11 octobre 1984, M. Jean Poirier de la défunte SGDA, afin d'examiner et régler toutes les redevances antérieures de la période Parti pris, en obtenant l'acquiescement à la satisfaction de toutes les parties. Dans ma réponse du 31 janvier 1990, je lui rappelle l'inexécution de ses obligations et lui fais parvenir les épreuves du Cassé, l'enjoignant de les retourner dans les 10 jours. Je lui réitère son droit et son obligation de produire la préface. Le 22 mars, dans une autre lettre, je lui accorde un dernier délai pour la remise des épreuves en soulignant son attitude obstructionniste. Une copie de cette lettre est adressée à son aviseur légal qui, peu de temps auparavant, m'avait informé que je recevrais un nouveau contrat en remplacement de celui signé le 1er mai 1986. Je répondis que le contrat qui nous lie est toujours valide.

Le 3 avril, la proposition du contrat arrive. Le propos est transparent : tenter encore une fois de me soustraire les droits sur *Le Cassé* original, en les remplaçant par *Le Cassé II* ou *l'enfant dans le miroir*. Je suis en face d'un autre contrat qui porte sur la suite du Cassé et qui porte le titre *Son jumeau d'hiver*. Une fausse représentation à laquelle je décide de ne pas donner suite. Je réponds à l'aviseur légal de l'auteur, le 8 juin 1990, « que ce nouveau contrat est nul et non avenu et qu'il s'agit là d'un subterfuge et d'une tentative de diversion que M. Renaud exerce avec beaucoup d'art à l'insu même de son aviseur légal » et que le seul contrat qui fait foi porte sur *Le Cassé* sur lequel je détiens tous les droits, toujours valide et liant les deux parties nonobstant l'irrespect de l'auteur. Je l'informe, qu'en dépit de la mauvaise foi évidente de l'auteur, je continue de procéder à la production du Cassé.

Je commande l'illustration pour *Le Cassé* en soumettant, le 22 juin, deux versions à l'auteur. Je lui demande de confirmer son choix personnel ou, à défaut, de me faire parvenir une illustration de son choix, en lui disant que j'aimerais sincèrement obtenir sa collaboration. En juillet, l'auteur m'avise de son changement d'adresse. Le délai passé, le prêt-à-photo est acheminé chez l'imprimeur qui m'informe d'une lettre de l'aviseur légal de l'auteur, datée du 11 décembre 1989. Cette lettre avise l'imprimeur « de ne pas publier sous aucune forme l'oeuvre intitulée *Le Cassé*, qu'un « litige » oppose son client à l'éditeur de l'Hexagone et que « toute publication du volume intitulé *Le Cassé* donnerait lieu à l'entreprise de procédures judiciaires afin d'en empêcher la publication. » Une lettre d'intimidation. Je lève ce dernier obstacle en produisant une lettre qui l'informe que j'agis « con-

formément au contrat qui me lie à l'auteur du Cassé, Jacques Renaud », et l'autorise à procéder à l'impression dont l'Hexagone assume l'entière responsabilité. *Le Cassé* sort des presses en septembre, occasion pour faire parvenir ses exemplaires à l'auteur, en lui disant qu'en dépit des difficultés rencontrées, je tourne la page sans animosité, ouvrant la voie à une relation cordiale. Obsédé d'avoir échoué moralement et légalement, Jacques Renaud choisit la délation publique et le sabotage du Cassé.

Ce livre est une édition définitive, revue et corrigée par l'auteur, telle que remise à l'éditeur. Privé de sa collaboration, je ne pouvais changer la moindre virgule. *Le Cassé* est divisé en deux parties : *Le pusher* et *Moc*. Les chapitres sont subdivisés numériquement de 1 à 41 du commencement de la première partie jusqu'à la fin de la deuxième partie. L'auteur a éliminé les titres de certains chapitres de l'édition précédente pour leur substituer des chiffres. Le livre contient une longue nouvelle qui constitue *Le Cassé* et deux courtes nouvelles qui lui succèdent.

Le faux J. Renaud dit que cette édition du Cassé est de toute évidence un roman. L'autre J. Renaud écrit dans la postface (p. 24), destinée à la présente édition mais exclue pour les raisons expliquées plus haut : « En fait, ce n'est pas un roman, c'est une nouvelle. Ou mieux : un *novela* ou un *noveau*, termes américains qui ont la même origine que *novelle* mais qui désignent cependant ce genre qui se situe, quant à la longueur, entre la nouvelle et le roman ». L'éditeur a opté pour *novelles*, conforme aussi à l'édition précédente, puisque l'auteur, sur le manuscrit, n'a pas indiqué le genre.

Analysons comme l'auteur définit le travail effectué sur la présente édition du Cassé dans sa postface (p. 26), dont nous ne pouvons reproduire quelques fragments bien pertinents sans sa collaboration : « J'ai profité de cette réédition pour corriger les coquilles qui avaient pu se glisser dans les éditions antérieures et surtout pour terminer les petites nouvelles à la première personne qui succédaient à *Le Cassé* proprement dit : *Le clou*, *Un coup mort*, *Tu t'en saches* et *La rencontre*. Ils forment maintenant les derniers chapitres de *Le Cassé*, la deuxième partie de la *novela* (la partie qui s'intitule *Moc*). En fait, ces textes avaient été conçus et rédigés spontanément à la première personne, à l'époque, pour servir de suite à *Le Cassé* proprement dit (anciennement, 12 chapitres) sous la forme des « confessions » de Ti-Jean. Elles se succèdent maintenant dans l'ordre mais elles ont une fin que j'avais conçue il y a plusieurs années et qui m'est longtemps restée dans l'esprit. Je pense, maintenant, que cette édition est définitive et que l'histoire du Cassé est terminée ».

NON À LA VIOLENCE



19,95 \$



19,95 \$



13,95 \$

Les éditions du remue-ménage
4428, boul. St-Laurent, #202, Montréal, H2W 1Z5

Raymond Paul
La félicité
Roman



114 p. — 15,95 \$

RAYMOND PAUL
LA FÉLICITÉ

● Roman d'atmosphère, intimiste, qui nous entraîne dans la vie de Rose et Eugénie, deux soeurs si différentes.

● « Par petites touches, le narrateur peint la vie quotidienne de deux vieilles dames... un beau portrait. » Lucie Côté

ROMAN

● **l'Hexagone**
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

NORMAN DESCHENEUX
ROSAIRE BONTEMPS

● Un grand roman de la relève québécoise.

● « Roman corrosif... style insurpassable... » David Hince

● « Assurément un ouvrage puissant... » Pierrette Roy

● « Tour de force... de la haute voltige... » Jean-Roch Boivin

ROMAN

Norman Descheneux
Rosaire Bontemps
Roman



156 p. — 15,95 \$

● l'Hexagone

Le plaisir des Livres

Époux contrits ou amants souverains?

ESSAIS QUÉBÉCOIS

AUTOPSIE DU LAC MEECH

La souveraineté est-elle inévitable ?
Pierre Fournier,
VLB éditeur,
« Études québécoises ».

LE TOURMENT ET L'APAISEMENT

Solange Chaput-Rolland,
Libre Expression.

Robert Saletti

LA SAGA des relations Québec-Canada ressemble de plus en plus à l'histoire de ces vieux couples qui n'en finissent plus de finir, pour qui le quand et le comment attendent cachés derrière le pourquoi de la séparation. On se souviendra de cet essai intitulé *Le corps mystique* dans lequel Hubert Aquin énumérait les différends qui opposaient les vieux amants confédérés.

Loin d'être complètement usée, la métaphore conjugale reprend du service, si l'on peut dire, alors qu'approche l'heure de vérité et que tous ceux qui ont assisté à la dégradation du couple viennent confesser leur déception ou leur incompréhension à une armée de commissaires thérapeutes.

En tant que politicienne et intellectuelle, Solange Chaput-Rolland a vécu de près les hauts et les bas de l'aventure canadienne. Grâce à l'essai et au télé-roman, elle eut d'ailleurs plus d'une fois l'occasion d'en découdre avec la sphère politique. Avec *Elle tourne la page*... elle s'était finalement livrée à des considérations plus personnelles sur sa vie et sa carrière, dans le ton de la confidence plutôt que de l'analyse.

Le tourment et l'apaisement est en quelque sorte le tome deux de ce qu'on appellera volontiers, si ce n'était de la pudeur qui le guide parfois, un journal intime.

Couvrant une période d'un peu plus d'un an se terminant avec l'échec de l'Accord du Lac Meech, ce dernier ouvrage se présente comme un bouquet de méditations et de confidences inspirées en général par la littérature. Tissés sur autant de ci-

tations d'écrivains — d'Éluard à Brel, de Pagnol à Mauriac, de Verlaine à Péguy — mises en exergue, les 26 courts chapitres qui composent *Le tourment et l'apaisement* sont le témoignage d'une grande dame fortunée qui a fait « le tour de (son) jardin politique » et qui, meurtrie par la maladie et la mort de son mari, a « soif de poésie ». Une sénatrice désenchantée laisse ainsi courir sa pensée entre le tourment de l'« agitude » et l'apaisement que lui procure l'écriture.

Tout le plaisir de la lecture tient ici dans la tension entre un possible chavirement de l'être intime et la retenue qu'impose la longue fréquentation des moeurs politiques et, sans doute, une bonne éducation. Cette tension est d'ailleurs de plus en plus vive à mesure que l'échec de Meech devient palpable.

Pour contrer une actualité politique qui provoque l'écroulement de vieilles convictions fédéralistes, Mme Chaput-Rolland cherche à « se délivrer du fardeau intime ». Sans doute veut-elle par là aider à la fois les aînés et les femmes qui sont ses principales préoccupations. Mais Mme Chaput-Rolland ne m'en voudra pas de croire qu'elle écrit avant tout pour elle-même. Or si, selon les standards modernes de l'exploitation du vécu, ses révélations sont modestes, elles n'en demeurent pas moins touchantes, surtout quand on sait qu'elles viennent de quelqu'un pour qui l'intimité est l'ennemie de la familiarité.

On découvre en définitive une femme qui souffre et qui, pour conserver sa dignité, a la délicatesse d'insister sur les joies que lui apportent l'amitié et la littérature. « Amante flouée par la politique », Mme Chaput-Rolland laisse échapper un grincement. On aurait préféré que ce soit un cri, qu'elle franchisse le Rubicon souverainiste. Mais, ce n'est pas là le style de cette dame que tout le monde voudrait avoir comme grand-mère. Et puis, peut-on en vouloir à quelqu'un qui, « arrivée au dernier versant de (ses) possibilités actives », épouse la phrase de Zarathoustra : « Celui que je suis avec avec tristesse celui que j'aurais pu être ».

Solange Chaput-Rolland et Pierre Fournier, l'auteur de *L'autopsie du Lac Meech*, sont d'accord sur au moins un point : Trudeau et son idée d'un gouvernement central fort et puissant, autant dire viril, sont les grands responsables de l'impasse ac-



PHOTO JACQUES GRENIER
Solange Chaput-Rolland

tuelle. L'intérêt de l'essai de Fournier, qui est professeur au Département de science politique de l'UQAM, vient en fait de ce qu'il vise à montrer que cette impasse est aussi profonde pour le Canada anglais que pour le Québec.

L'erreur de Bourassa aura été de ne pas reconnaître que le Canada anglais vit une sérieuse crise d'identité, son unité ne se faisant que sur la base négative d'un vague refus de l'américanisation et de la peur du fractionnement. Ayant de la difficulté à définir son propre caractère distinct, comment le Canada anglais, pourrait-il en accorder un à la province de Québec, son épouse soumise de toujours ?

On n'a qu'à regarder les tergiversations actuelles du Parti libéral quant à son option constitutionnelle pour comprendre que la négociation à rabais d'une reconnaissance symbolique de la spécificité du Québec qu'est l'accord de Meech — c'est-à-dire sans (re)définition claire de ses pouvoirs dans des champs vitaux comme les communications, les affaires sociales et l'immigration — fut une erreur fatale. En plus d'être sou-

mise, l'épouse s'est affirmée naïve, surtout en faisant confiance au pouvoir juridique qui, en matière constitutionnelle, est toujours centripète. Demandons-nous si le lit conjugal de la confédération n'était pas qu'un lit de parade.

Après avoir disséqué le cadavre encore chaud de Meech, Fournier tente de répondre, dans la dernière partie de son essai, à la question : la souveraineté est-elle inévitable ? Non, répond l'auteur, même si tous les éléments sont en place pour réaliser cette souveraineté, et au premier chef la maturité des Québécois qui ne tremblent plus devant un possible divorce et qui ont la « conviction chèrement acquise que le Canada est devenu impossible ». Pour Fournier, l'espèce hybride des « fédéralistes-souverainistes » à laquelle donne naissance la commission Bélanger-Campeau ne résistera pas au passage du temps car ces audiences servent avant tout à cacher le cul-de-sac des Libéraux et le désarroi de Bourassa qui croyait avoir trouvé en Mulroney un partenaire intéressant.

C'était sans compter le mauvais boulevard que nous préparaient des intrigants comme Clyde Wells et Gary Filmon. Fournier nous prévient également de nous méfier de l'ouverture des gens d'affaires qui relève davantage du calcul (politique, bien sûr) que de l'analyse et de l'impartialité. Bref, nous dit l'essayiste, la lune de miel fédéraliste est depuis longtemps terminée et l'économie du Québec a les reins suffisamment solides : le fruit souverainiste est mûr.

Dans les conditions actuelles, la cueillette ne peut être que l'affaire des Québécois eux-mêmes, toujours « démologiquement menacés », et de l'État québécois qui seul peut nous assurer de l'autonomie culturelle et politique nécessaire à un plein épanouissement. Cette souveraineté ne sera viable, ajoute Fournier, que dans le contexte d'une ouverture économique en prévision d'un marché commun continental. Si, donc, rien n'est acquis et le dernier acte n'est pas encore joué, le dénouement est pratiquement connu. Il reste à voir si la souveraineté sera « soft » ou « hard », si le Canada anglais coopérera ou non.

Puisque, comme le disait Aquin, la Confédération semble figurer une « liaison vénérienne rendue au paroxysme de l'écœurement », choisissons-nous d'être des époux contrits ou des amants souverains ?

Berborova journaliste

L'AFFAIRE KRAVCHENKO
Nina Berborova,
Actes Sud,
1990.

Marie Laurier

L'INTÉRÊT de ce livre concerne peut-être moins l'affaire traitée, le rappel d'un procès qui fut célèbre en 1949, que son auteur, Nina Berborova, qui après nous avoir été révélée comme romancière, nouvelliste et mémorialiste offre cette fois une autre facette de son talent exceptionnel comme journaliste. Dans cette discipline, elle manifeste encore une fois son souci de la vérité et son acuité d'observation.

Il n'était pas facile pour cette émigrée russe en France de se voir confier cette tâche de « couvrir » le procès en diffamation de son compatriote Kravtchenko, également émigré, en conservant toute son objectivité. Car au-delà du prétexte invoqué, le pire pour un écrivain, soit celui de se voir accuser — dans *Les Lettres françaises* par-dessus le marché — de ne pas être l'auteur du livre qu'il signe sous le titre *J'ai choisi la liberté*, on sent dans la façon dont Nina Berborova consigne au jour le jour les séances du procès son indignation d'entendre des témoins de la défense, c'est-à-dire des porte-parole de l'Union soviétique, et même des sympathisants français du régime communiste, mentir effrontément.

Avec le recul du temps, le lecteur imagine aisément que cela ne pourrait plus se passer ainsi à l'ère de la glasnost et de la perestroïka mais il y a quarante ans, il était tout à fait plausible, voire naturel, que ce procès gagné à Paris par Kravtchenko et une seconde fois en appel, provoque un tel retentissement auprès des intellectuels. Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Elsa Triolet, entre autres, y assistaient, de même que toute la colonie émigrante de l'Union soviétique qu'il ne faut pas confondre avec la Russie, rappelle Kravtchenko dans son dernier plaidoyer, et que Nina Berborova rapporte fidèlement : « Il est temps pour le monde occidental de comprendre l'abîme qui sépare le régime



soviétique et les peuples de Russie. Ce sont là deux choses hostiles et inconciliables tant par leur nature que par leurs buts. » Repris quatre décennies plus tard, ces propos apparaissent manifestement prémonitoires.

Le procès allait durer 25 jours et la journaliste Berborova en rendre compte rigoureusement pour *La Pensée russe*, un hebdomadaire parisien russe où elle était attachée pour gagner sa vie. Toute la presse internationale y était représentée et c'est sans doute au cours de ce travail qu'elle prit le goût de l'Amérique : un an plus tard, elle quittait la France pour les États-Unis où elle vit toujours.

Ce récit journalistique donne encore une fois l'occasion de constater la qualité de la traduction de l'œuvre de l'auteur de *L'Accompagnatrice* et de *C'est moi qui souligne* pour ne nommer que deux de ses titres. Une traduction certes mais qui ne peut s'inventer sans que le texte original n'ait été lui aussi d'un style remarquable. Ce dernier Berborova reste dans le droit fil de cette exigence.

À l'ombre des garçons en fleurs

LA CHASSE À L'ENFANT
nouvelles de Taeko Kôno,
Le Seuil.

Alina Reyes

DÉRANGEANT, terrifiant, fascinant... Il faudrait multiplier les adjectifs pour arriver à donner une idée de l'impression complexe que produit ce livre.

La chasse à l'enfant rassemble six nouvelles écrites entre 1961 et 1966. Taeko Kôno, également auteur d'un essai sur l'œuvre de Tanizaki, a reçu plusieurs prix littéraires. Née en 1926 à Osaka, elle a survécu, dit la quatrième de couverture, « aux épreuves de la guerre et de la tuberculose » — ce qui explique peut-être l'univers particulier de son œuvre.

Dans un quotidien presque toujours banal, mais qui se révèle d'une indicible cruauté, des personnages apparemment ordinaires basculent dans la perversité, la terreur, la tentation suicidaire. Au centre de trois de ces textes, la passion trouble d'une femme sans enfants pour un ou des petits garçons. Attirance ambiguë, si étrange qu'elle semble indéfinissable, d'une nature inédite et inquiétante.

Je n'avais jamais lu, ni sous la plume d'une femme ni sous celle d'un homme, la description d'un attrait aussi équivoque d'une femme pour un enfant. Le petit garçon dans ces histoires est l'otage de la femme,

mais tout se passe en secret, dans le cœur insatisfait et torturé de l'adulte. L'enfant, du moins en surface, reste préservé, inconscient de ce qu'il représente, de la fascination qu'il exerce par son innocence et sa vulnérabilité.

Dans la première nouvelle, Akiko, poussée par ses fantasmes, ne peut s'empêcher d'acheter de jolis vêtements d'enfants, et de les offrir ensuite à l'un ou l'autre des fils de ses amies — cadeau toujours suivi d'une séance d'essayage apparemment anodine :
Elle déboutonna la chemisette et, pour que les menottes puissent agripper le pan du vêtement, elle les fit se croiser, tout en caressant les bras dodos que découvraient les manches courtes, tout en s'imprégnant pleinement de leur toucher souple et moite.

— Écoute, tu tiens ça et, hop, tu tires vers le haut.

Puis Akiko recula, pour contempler plus à loisir la petite danse du derrière qui devait s'ensuivre. Effectivement, l'enfant commença à se trémousser, mais — hélas ! — Masayo s'avisait de l'aider en tirant sur le pan arrière de la chemisette, si bien que l'opération fut achevée en un instant.

Chez Akiko, le goût des petits garçons s'accompagne d'un dégoût des petites filles. Pourquoi, et pourquoi ne trouve-t-elle de satisfaction sexuelle qu'en se faisant violemment fla-

geller ? Loin d'apporter le moindre semblant de réponse, l'auteur se contente d'exposer les faits sobrement, comme s'ils étaient inéluctables et indépendants d'une volonté humaine, réglés par un ordre supérieur, une logique secrète et impénétrable — bien que les personnages soient toujours conscients de l'étrangeté de leur comportement, et veillent à se préserver une façade socialement acceptable.

La neige est peut-être la nouvelle la plus terrible du livre. Chaque élément de l'histoire, révélé peu à peu, forme une chaîne impitoyable, de laquelle le personnage ne peut s'affranchir que par une pulsion de mort, seule issue pour boucler la boucle. Dans *Derrière les murs*, *Théâtre*, et *Derniers instants*, les jeunes femmes se trouvent aussi prises dans un engrenage fatal, qui prend le lecteur à la gorge, le remplit de malaise et d'un sentiment de malaise désespéré, face à la cruauté aveugle du récit, et du cours du monde.

Toutes ces jeunes femmes se réfugient dans une attirance morbide pour l'enfance ou le masochisme comme pour régresser en elles-mêmes, refuser l'ordre social et l'ordre du couple, insupportablement contraignants. Avec une grande économie de moyens, et un art consommé de la suggestion, Taeko Kôno tisse tout au long du livre une tension insidieuse, parfois presque insoutenable — sans un mot de trop.

Un livre... « Un cadeau que l'on déballe des jours et des jours »

Prix ord. 68.95\$
52.95\$

Prix ord. 19.95\$
14.95\$

Prix ord. 74.95\$
56.25\$

Prix ord. 19.95\$
14.95\$

Prix ord. 24.95\$
18.95\$

Prix ord. 79.95\$
59.95\$

Prix ord. 65.95\$
49.95\$

STATION MÉTRO, BERRI-UQAM, MONTRÉAL, H2L 2C9 (514) 845-5243 - LIBRAIRE AGRÉÉ

TRIPTYQUE

P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957

496 p.
- 29.95\$

Robert Giroux
PARCOURS
de l'imprimé à l'oralité

100 p.
- 14.95\$

Marc-André Paré
ÉCLIPSES

En vente chez votre libraire

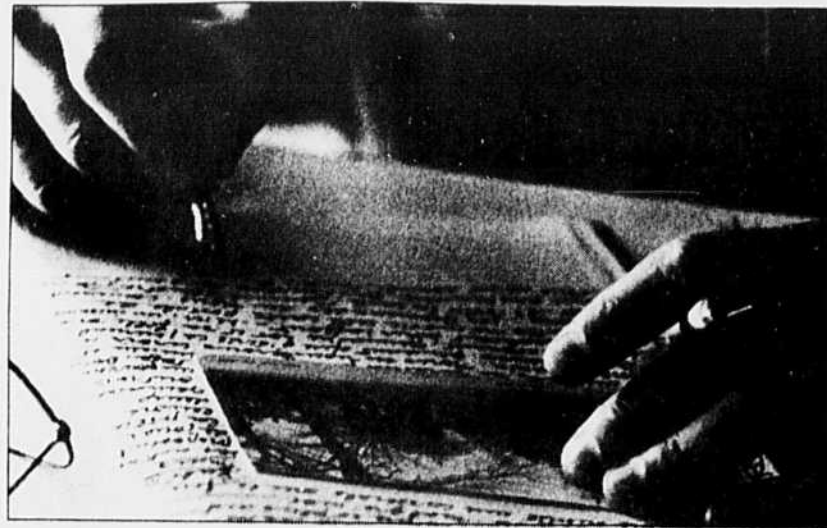
le plaisir des Livres

Yves NAVARRE

▲ La vie
dans l'âme

Carnet 11

EST-CE possible ? Suis-je branché sur une fréquence de radio qui n'annonce que des horreurs ? Ou bien est-ce un signe des temps, les lourdes portes du siècle vont se refermer, on va s'y brayer les doigts. N'ai-je pas entendu ce matin, aux « informations », qu'une certaine puissance en place, elle aussi, dans le Golfe, avait d'ores et déjà « commandé 800 sacs pour le rapatriement des corps ». Pourquoi 800 ? Du calcul de probabilité ? L'intendance, en général, suit, et voilà qu'elle précède. Et que c'est dit, annoncé parmi les adieux de Thatcher, les humeurs de Bush, les stratégies du Nobel Gorby et les souveraines incertitudes de la commission Campeau-Bélanger. Il y a des marchands de sacs à corps humain comme il y a des marchands de sacs à skis, même matière, même principe, plastique et fermeture à glissière. La commande d'un seul sac



à soldat eût été de trop. C'est à croire que le monde entier souhaite le carnage. La politique inclue-t-elle toujours, ne serait-ce qu'un peu, la morale ?

Au cinéma Quartier latin, j'ai vu coup sur coup le film chinois *Judou* et le film russe *Bouge pas, meurs et ressuscite*. Tout penaud, bien au chaud, dans cette (bonne) salle de Montréal, j'ai ainsi effectué deux voyages lointains, témoin de la mortalité des civilisations qui va de pair avec la vitalité et l'acharnement de ses créateurs, celles et ceux, aux barricades de la liberté, qui ont la

mémoire des origines, des usages, des rêves et des contes. Celles et ceux-là mêmes qui ne siègent pas à la commission Campeau-Bélanger, habile oubli ? Les deux films dont je vous parle avec captivité sont graves, tragiques. Jamais l'esthétisme n'est là, comme sur notre continent, pour gommer, voire atténuer. Faut-il donc en être privé pour parler, envers et contre tous les « régimes », de liberté, avec virulence, clarté, j'oserai même dire juvénilité (capacité d'émerveillement) ? Car ces deux films font des enfants les témoins de

nos contradictions d'adultes, fussent-elles passionnelles. Et, comme on le dit bien ici, « j'ai encore un pied dans la couche ». Souvenir : sur le bord d'une route, il y avait une pancarte *propriété privée*. Ma nièce me demanda « privée de quoi, oncle Yves ? » Je ne sus pas quoi lui répondre. Témoignage : un voisin a proprement placardé derrière sa fenêtre l'inscription, *chaque personne est une histoire qui n'est identique à aucune autre*. Alexis Carrel. Qui se souvient dudit Alexis qui eut son heure de gloire et dont une pensée est ainsi livrée aux piétons ? Je me méfie de celles et ceux qui vont jusqu'au bout de leurs pensées. Ils ont alors des opinions. Je n'ai que des émotions.

Aussi, ici, l'impressionnisme sera de mise, de proposition et non d'imposition, promis en quelque sorte au hasard des feux de la rampe ou des feux de la rue, échange d'images sans aucun marchandage, du troc en quelque sorte une écriture en murmure, surtout pas de l'écrit en toc qui fait tac et épate. Les petits secrets font les grands desseins, « fais-moi un dessin » dit en moi l'enfant effaré et confiant à l'adulte qui a mal lorsqu'il entend parler de certains sacs et de sommets de politiciens où, de front, on jase de désarmement, de paix, tout en fomentant une belle-bonne guerre, bien sanguinaire, où des soldats seront tués par des armes que leur pays, d'une manière ou d'une autre, ont vendu à l'ennemi. On voudrait taire cela et se terrer. Mais voilà que les Amérindiens manifestent et que Chrétien pleurniche parce que les journalistes sont méchants avec lui. On se calme. On se dit non, pas ici, pas comme partout ailleurs. On voudrait la fin des vains discours et des commissions équivoques qui agissent subrepticement ci, là, partout, avec la bonne excuse de l'objectivité et de la démocratie naissante ou tiraillante. À la radio, encore, il est question de savoir si l'expression *averse de neige* est devenue ou non obligatoire. Nous avons *chute, bordée, poudrière*. Et voilà qu'on vient nous tarabuster jusque dans le simple plaisir de voir la neige arriver, ô saison à la fois souhaitée et redoutée.

Bizarre, cette pièce de Victor-Lévy Beaulieu, *Votre fille Peuplesse* par inadvertance, donnée au Théâtre d'Aujourd'hui. Jacques Godin, tout marqué par son incarnation de Mycroft Mixeudim de *La Charge* de Gauvreau, incarne un Maurice Cossette, policier à la retraite qu'on est pas prêt d'oublier. Cette pièce est dangereuse. On la rejette, on n'y voit que le ludique, une sorte de festif tragique et petit à petit elle subjugue, citation de l'auteur, avant d'accéder à ce qu'il y a de totalitaire dans la poésie. Et y accède. On en sort ébahi, troublé, noblement désenchanté et fier. Pourquoi fief ? Il est franc-tireur, l'auteur.

Je fêterai Noël le 12 décembre à 19h 30 à l'église Erskine et American, rue Sherbrooke, au coin de l'avenue du Musée. Il y aura « la chanterie de la Place des arts » et l'ensemble vocal « Les Voix d'Argenteuil ». L'entrée est à 10 piastres. Des voix d'enfants ainsi se lèveront et avec elles je formulerais le vœu de ne pas trop, en adulte, souffrir de l'Histoire en cours et de ses marchandages de sacs à corps. Ici, au Québec et à ces lignes, j'habite mon nom (c'est de Saint-John Perse et non de René Char comme il m'est arrivé de l'écrire dans un précédent carnet). Beau programme. Dans la correspondance de Claude Debussy, je note, *il est une musique que chacun porte en soi. Malheur à celui qui ne l'entend pas*. Tout de bon pour nous.

— Y.N.

De Lombino à Hunter à McBain

TRUFO ▲ MISTO

HERB ALEXANDER était éditeur. Peut-être l'est-il encore. En tout cas on l'espère. Toujours est-il qu'en 1955 Herb Alexander travaillait au sein de la maison *PermaBooks*. Dans son écurie, — les éditeurs ont toujours une approche chevaline de la littérature — cet Alexander, qu'on imagine brave parce que versé dans la chose policière, disposait d'un sacré cheval. Il s'appelait Erle Stanley Gardner.

Erle n'était pas un cheval de bois. Il était du genre « cheval de trait ». Il labourait des sillons dans les adjectifs et les verbes. Il produisait avec constance. Des romans, il en avait signés plus d'une centaine. Mais voilà, en 1955 il en a ras-le-bol. Il a un pressentiment. Il sent qu'il n'est pas loin de se transformer en bourrin.

Évidemment, Alexander s'inquiète. Il cherche. Dans son écurie, il veut un policier. Il jette son dévolu sur un certain Evan Hunter, pseudonyme « british » d'un italo-américain né à Manhattan en 1926 sous le nom de Salvatore Lombino. En 1954, Evan Hunter a publié *Graine de violence*. Ce roman a été remarqué. Ce roman, il n'est pas innocent de le souligner, n'était pas de type policier.

En 1955, Alexander rencontre Hunter. L'éditeur passe une commande à l'écrivain. Il veut des romans pleins de détectives et de voyous. Hunter accepte. Quelques mois plus tard, il se rend dans le bureau d'Alexander. Sur le bureau du « boss », Hunter dépose... trois manuscrits. Pas un trois.

Alexander s'attèle à sa tâche. Celle qui consiste bien évidemment à disséquer les romans qui lui sont proposés. Il est étonné. Il est surpris. Cela tient essentiellement à deux aspects. Un, Hunter a mis en scène une douzaine de héros au lieu d'un. Deux, ses personnages principaux ne sont pas des « privés » mais bien des flics. Des simples flics de quartier pénétrant quotidiennement dans le commissariat du 87e district d'une mégapole imaginaire baptisée Isola.

À l'époque, et sous l'influence des Chandler et Hammett, les galériens américains du « polar » privilégient le « privé ». Ils ont tous un Humphrey Bogart sous la main. Ils entretiennent l'image romantique du type solitaire et cynique qui fume comme un pompier, boit du scotch comme un auvergnat anglophile et élucide le crime en dialoguant avec des blondes pulpeuses aimant le *Dry Martini*. Cela fait « Hollywoodien ».

Notre Alexander est si étonné qu'il décide en 1956 de publier simultanément les trois romans en question. Leur titre respectif ? *Du balai*, *Le sonneur* et *Le fourgue*. Sur la jaquette, le nom de Ed McBain est imprimé. McBain, c'est le nouveau pseudonyme de Hunter-Lombino. La saga des inspecteurs et des simples policiers du 87e district de Isola a commencé. Elle durera plus de vingt ans.

La réponse du public est enthousiaste. Celle de la critique également. Les uns et les autres sont charmés par le réalisme de McBain. Par sa connaissance des couloirs policiers et des techniques policières. Qui plus est, notre McBain ne dédaigne pas, loin de là, la dimension documentaire. En quelques mots, McBain c'est un écrivain doublé d'un journaliste, lui-même doublé d'un sociologue.

PHOTO VAN HUNTER
Ed McBain, alias Evan Hunter

Automne 90, Christian Bourgois propose trois titres de la saga du 87e district. Soit *Le dément à lunettes*, *Mourir pour mourir* et *Faites-moi confiance*. C'est bien. Et c'est triste. C'est bien parce que ces romans sont bons. C'est triste parce qu'aux prix où 10/18 nous refait sa marchandise, on aurait pu nous en donner pour notre argent. On aurait dû faire un effort au niveau de la présentation.

Vu la place qu'occupe la saga du 87e district dans l'Histoire de la chose policière, une bonne et grande place, c'était une obligation que d'accompagner ces rééditions en rafale d'un texte qui aurait expliqué l'originalité de l'œuvre et les buts poursuivis par Ed McBain ainsi que les objectifs de Bourgois. C'est une question de politesse envers le lecteur-consommateur. Une question de savoir-vivre envers l'auteur. C'est vrai, m...

Cela dit, de quoi s'agit-il ? Dans *Le dément à lunettes*, trois personnes se font descendre pendant qu'elles feuilletaient des bouquins dans la librairie *Le bibliophile* sise au 2680 Culver Avenue. Le véritable sujet de ce roman ? Le racisme ! Dans *Faites-moi confiance*, deux femmes ayant répondu à des annonces sentimentales ont été assassinées. Le sujet ? L'escroquerie.

Dans *Mourir pour mourir*, la brigade du 87e assiege un compulsiif de la mitraille. Le sujet ? Le quartier portoricain de Isola et les bandes. Le phénomène de « gang ». C'est du *West Side Story*. Ce n'est donc pas très bon. Ce *Mourir pour mourir* est le moins captivant des trois bouquins proposés.

À dire vrai, le consommateur aurait intérêt, comme dans *revenu d'intérêts net et autres revenus*, de se procurer les *Chroniques du 87e district* par y a trois ou quatre ans aux Presses de la cité. Question rapport qualité/prix il y gagnera beaucoup au change. Il pourra savourer 9 romans de McBain, y compris ce *Faites-moi confiance*, en plus de disposer d'un excellent texte de présentation écrit par Jacques Baudou. Seul hic, si notre consommateur aime lire dans le métro on lui conseillera les 10/18. C'est une question de format.

Mourir pour mourir, Ed McBain, 10/18.

Faites-moi confiance, Ed McBain, 10/18.

Le dément à lunettes, Ed McBain, 10/18.

LES ROMANS ACCROCHE-COEUR

Francine Noël
BABEL PRISE DEUX
OU
NOUS AVONS TOUS DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE

Par l'auteur de *Maryse* et de *Myriam première*. Un roman émouvant, drôle, intelligent, qui parle de l'amour d'une femme pour deux hommes, avec en toile de fond le Montréal francophone et multi-ethnique, tout le Québec.

412 pages — 22,95 \$



Anne Dandurand
UN COEUR QUI CRAQUE

Ce premier roman d'Anne Dandurand met en scène une fille au cœur gros comme la terre...

« Peu de femmes disent si bien l'amour et savent si bien croquer les hommes. »

Geneviève Picard, *Elle Québec*.

136 pages — 14,95 \$



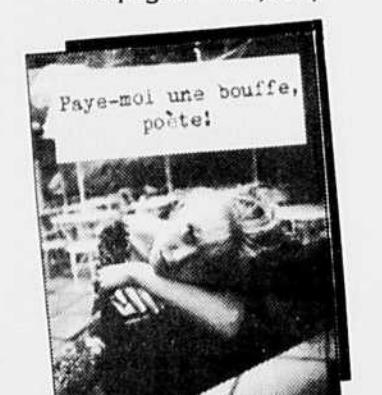
Marie-Françoise Taggart
PAYE-MOI UNE BOUFFE, POÈTE!

Un premier roman réussi. Une jeune prostituée, désirant à tout prix rompre avec « le milieu », fait la rencontre d'un écrivain renommé. Tout un programme!

« Mme Taggart a un sacré tempérament d'écrivain. Elle écrit jeune, en couleurs et en stéréo. »

Réginald Martel, *La Presse*.

176 pages — 15,95 \$



ET LES ROMANS ACCROCHEURS



Pascal Millet
TROPIQUES NORD

Ce premier roman de Pascal Millet nous donne une vision différente de la Côte-Nord. Écrite dans un style simple et limpide, cette histoire bouleversante nous fera découvrir le bout du monde au bout des yeux.

182 pages — 15,95 \$



Alfred Victor
LE CHEMIN INTERDIT

Le premier roman d'Alfred Victor, un Québécois d'origine roumaine. L'histoire épique d'un amour impossible et d'une passion destructrice que ni les caprices de l'histoire ni la barbarie humaine n'ont pu anéantir.

496 pages — 24,95 \$



Antonio D'Alfonso
AVRIL OU L'ANTI-PASSION

Les réflexions d'un Néo-Québécois sur la langue, l'amitié, l'arnou, la famille. Un roman dépayssant, d'une rare tendresse.

« Antonio D'Alfonso vient de faire une rentrée remarquable dans le monde des lettres. »

Jean Basile, *Le Devoir*.
200 pages — 16,95 \$



Vincent LUCE
LUCKY LUCE

Premier roman de ce jeune auteur, *Lucky Luce* est d'abord un portrait, à la fois ressemblant et infidèle. On y parle aussi d'une chatte, d'un concierge, de chansons et de bandes dessinées.

118 pages — 14,95 \$



Yves Thériault
CAP À L'AMOUR!

Quatrième volet de l'intégrale des contes et récits du grand romancier, *Cap à l'amour!* est un Thériault de la plus belle eau, qui nous révèle tout un monde tiraillé entre la vie quotidienne et les sentiments les plus inattendus. Oui, l'amour triomphe de tout!

200 pages — 18,95 \$

vib éditeur

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Nouvelle adresse:
1000, rue Amherst
Montréal (Québec) H2L 2K5
Tél.: 523-1182
Télécopieur: 282-7530

HUMANITAS
nouvelle optique
LA RÉVOLUTION DU CŒUR

MARCEL-CHARLES ROY



LA REVOLUTION DU CŒUR
Marcel-Charles ROY

Collection CIRCONSTANCES

Sensible aux grandes détresses du monde dans lequel nous vivons et qui semble chercher une nouvelle raison de vivre, Marcel-Charles Roy apporte des propositions de réponses qui sont éclairantes, vivifiantes, reconfortantes.

158 pages — 14,95 \$

Commandes téléphoniques acceptées
(514) 737-1332

HÉLÈNE RIOUX

Hélène
RieuxLES MIROIRS
D'ÉLEONORE

LACOMBE

Six portraits de femmes comme
six éclats de miroir brisé...

LACOMBE, 178 P. 17,95\$